

LES ÉVOCATIONS

POÉSIES

Poésies complètes de **CLOVIS HUGUES**

LES SOIRS DE LA BATAILLE. (Lemerre, éditeur.)
LES JOURS DE COMBAT. (Dentu, éditeur.)
LES ÉVOCATIONS. (Charpentier, éditeur.)

EN PRÉPARATION :

LA VISION SOCIALE

SCEAUX. — IMP. CHARAIRE ET FILS.

CLOVIS HUGUES

LES

ÉVOCATIONS

POÉSIES

LES JOIES DE PRISON. — LES LARMES DES AUTRES.
LES PÉCHÉS DU CANDIDAT. — POUR LES BÉBÉS.
AU HASARD DU RÊVE. — LES LOISIRS DE L'EXPULSÉ.
SONNETS POUR ELLE.



PARIS
G. CHARPENTIER ET Cie, ÉDITEURS
13, RUE DE GRENELLE, 13
—
1885



DÉDICACE



A PAPA ET A MAMAN

Ce livre est bien à vous, ô mon père, ô ma mère!
Avec le souvenir, le regret, la chimère,
Toute ma vie est là, dans le frisson du Vers;
Le passé ressuscite, évoqué par la rime;
Et la page dit tout, pareille au chant intime
Qui sort des cœurs ouverts.

Vous m'y retrouverez tel que je suis: sans haine,
Sans colère, un peu las de l'injustice humaine,
Et pourtant résigné, confiant, grave et doux;
Car je n'ai pas perdu, même en des jours infâmes,
La bonté, bien du pauvre, héritage des âmes
Que j'ai reçu de vous.

Vous vivez tout là-bas, tout là-bas, au village.
La meule tourne, l'eau reluit, le paysage
Abrite en ses plis verts les joueurs de pipeau.
Moi je combats, je mets tout mon cri dans la strophe,
Et je serre en mes bras ce bout sacré d'étoffe
Qu'on appelle un drapeau.

La vie a ses douleurs, la lutte a ses défaites;
Mais le sort quelquefois nous accorde des fêtes,
Et les bleus horizons ne nous sont pas fermés.
Que peut sur nous le mal inventé par les hommes,
Puisque nous nous aimons sur la terre où nous sommes
Comme vous vous aimez?

Ce livre t'appartient, mère; il t'appartient, père!
Mêlez-le doucement à votre sort prospère,
Au babil de la source, aux chansons des oiseaux;
Et vos rêves, bercés par les brises amies,
Reviendront visiter nos filles endormies
Dans leurs petits berceaux.

LIVRE PREMIER



LES JOIES DE PRISON

LES JOIES DE PRISON

I

ACCEPTATION

Quand un soldat, servant son prince,
M'eut pris tout ce qui m'était cher;
Quand j'eus senti le fer qui grince
Mordre ma chair;

Quand ma pauvre âme à demi morte
Eut bien entendu, quel tourment!
L'horrible bruit que fait la porte
En se fermant;

Quand je fus devenu sous terre,
En mon cachot froid et muet,
Le frère des chiens qu'on fait taire
A coups de fouet;

Je me mis à penser, tout blême,
Aux rameaux bercés par les vents,
A toutes les choses qu'on aime
A dix-neuf ans.

Je secouai longtemps ma chaîne,
Je maudis le destin moqueur,
Et la haine, une affreuse haine
Me vint au cœur.

Mais une voix me dit : « Tu pleures?
Nul ne t'a fait du mal exprès.
Souffre d'abord : les bonnes heures
Viendront après! »

Je te reconnus, ô Nature!
Et je me refis à l'instant
De la joie avec ma torture
En la chantant.

Marseille, fort Saint-Nicolas, septembre 1871

II

REGRET

J'étais heureux de peu de chose.
J'avais un champ vert, jaune et gris
Où ne fleurissait qu'une rose :
On me l'a pris!

J'avais un sentier solitaire.
Je cueillais des vers tout écrits
Dans son calme et dans son mystère :
On me l'a pris!

J'avais un ruisseau sous les ormes.
Ses flots purs et jamais taris
Baisaient les vieux rochers difformes :
On me l'a pris!

J'avais le goëland qui passe,
Troublant le marin de ses cris.
Son aile souffletait l'espace :
On me l'a pris!

Loin du bruit orageux des grèves,
J'avais, sous les rameaux fleuris,
Un coin pour y rêver mes rêves :
On me l'a pris!

Quand je pleurais quelque chimère,
Quelques songes longtemps chéris,
J'avais le baiser de ma mère :
On m'a tout pris!

Marseille, fort Saint-Nicolas, septembre 1871.

III

LA PETITE FEMME

Tout à l'heure, lorsque, mordu
Par le froid, les yeux gros de larmes,
Je suis en gare descendu
Entre mes deux braves gendarmes,

J'ai remarqué sur le trottoir
Une toute petite femme
Qui m'aura pris, sans le savoir,
Tout ce qui me chante dans l'âme.

L'œil clair, le minois engageant,
Avec un air de bébé pâle,
Elle était devant moi, songeant
A côté d'une grande malle.

Tout vibrant de jolis accords,
— Les étoffes ont leurs musiques —
Un manteau sur son petit corps
Déroulait ses plis magnétiques.

Fraîche, pas plus haute que ça,
Et l'allure coquette et vive!
Je ne sais ce qui se passa;
Mais elle me sourit, pensive.

Chère vision! rêve blanc!
Ange apparu dans mon martyre!
Je lui répondis en mêlant
Un baiser vague à mon sourire.

Les gendarmes ne voyaient rien :
Leurs passions sont émoussées.
Moi je rêvais : j'étais si bien
Seul à seul avec mes pensées!

Je la buvais. Son front charmant
Ne m'exprimait aucun reproche...
Ah! si j'avais pu seulement
L'emporter sur moi, — dans ma poche!

Cérébralement, comme il sied
Aux dévots de la beauté nue,
Depuis la tête au bout du pied
J'analysai mon inconnue.

Sans faire grâce d'un contour,
Je mordis de l'œil son épaule,
Avec cette espèce d'amour
D'un grand enfant qu'on met en geôle.

J'aperçus très distinctement,
Malgré Prudhomme qui s'indigne,
Tout son être doux et charmant,
Fondu dans l'orgueil de la ligne!

Oh! vivre ainsi le jour entier!
Quand je l'eus un peu... dégrafée,
Devant Théophile Gautier
Elle aurait pu poser, la fée!

J'ai quelquefois un brin d'esprit.
Comme je tenais peu, sans doute,
A ce que la belle me prît
Pour un bandit de grande route,

Je n'avais pas trouvé mauvais
D'arborer, vanités humaines!
Un képi doré que j'avais
Quand nous étions tous capitaines.

Tout à coup, dans son grand œil noir,
Entre ses cils baignés d'aurore,
Je vis, hélas! ou je crus voir
Une petite larme éclore.

Repris par l'éternel souci,
Je dis à mon cœur qui se brise :
« Qui sait? peut-être a-t-elle aussi
Quelqu'un des siens qu'on martyrise? »

Alors, presque pieusement,
Je rhabillai dans ma pensée
Celle que j'avais un moment
D'un rêve subtil enlacée.

Les regards maintenant emplis
D'un bout de ses menottes blanches,
Je remis mon cœur dans les plis
Du manteau qui baisait ses hanches.

Elle était toujours là, le front
Un peu penché, la taille frêle,
Pensive sous son chapeau rond...
Mais, quand je passai devant elle.

Je baissai les yeux, je sentis
S'ouvrir mon âme chaste et bonne,
Comme quand nous étions petits,
En passant devant la Madone.

Prison de Moulins, mars 1872.

IV

LE JARDINET

Sur la fenêtre solitaire
Où j'émiette aux pierrots mon pain,
J'ai maintenant un peu de terre
Entre deux planches de sapin.

Pris dans l'étreinte de mon bagne,
Fou de soleil et de grand air,
Je me suis fait une campagne
Suspendue à des fils de fer.

La nature, un peu condensée,
Y fait craquer son vert corset...
Dam! c'est grand comme une pensée
De monsieur Camille Doucet!

Rien de propice aux grands vertiges.
Quelques fleurs pendillant au bout
Du vacillant faisceau des tiges,
Quatre touffes d'herbe, et c'est tout!

C'est tout! et cela monte, grimpe,
S'enroule autour des noirs barreaux,
Avec le frisson d'une guimpe
Que soulève le doigt d'Éros.

Sous leur odorante cascade
Les feuilles pourraient à peu près
Cacher le flanc d'une Dryade
En fuite à travers les forêts.

Dans un vague reflet de moire,
Le géranium parfumé
Garde sur lui comme une gloire
Le sang des fusillés de mai.

La campanule, balancée
Dans l'air magnétique et troublant,
Sonne au travers de la croisée
Son carillon muet et lent.

Deux ou trois fleurettes, ouvertes
Au vol des baisers éthérés,
Font dans l'accord des couleurs vertes
Claquer leurs tons jaunes cendrés.

Le liseron, qui se déploie
Sous les tiédeurs du jour naissant,
Transforme en clochette de soie
Son calice tout frémissant.

Mes chimères battent de l'aile :
Je suis Adam! j'ai mon Éden...
Je n'attends plus qu'Ève, fût-elle
Plus petite que mon jardin!

Pour avoir ma part de nature,
J'ai suspendu d'un doigt tremblant
Ce paradis en miniature
Dans ma fenêtre, cadre blanc.

Mais je sens le poids de ma chaîne,
Je veux d'autres fleurs, je suis las,
Parce que j'ai vingt ans à peine
Et que je suis tout seul, hélas!

Prison de Tours, mai 1873.

V

LE FRELON

Le matin, dès que l'heure invite
La bête à prendre son essor,
Mon jardin reçoit la visite
D'un frelon tout barbouillé d'or.

Cet envoyé du crépuscule,
Charmeur ailé de mon ennui,
Entre d'abord dans ma cellule
Avec des airs d'être chez lui.

Sous le plafond de la chambrette
Montant, s'abaissant, s'élevant,
Il voltige autour de ma tête,
Rapide comme un coup de vent.

Il bourdonne, se cogne aux planches,
A ma table, à mon pauvre lit,
Dans l'angle des murailles blanches
Que son bruit musical emplit.

Dérangeant les papiers intimes,
Il regarde, tout stupéfait,
Si je fais, quand j'écris des rimes,
Autant de zigzags qu'il en fait.

Puis, quand il a clos son vacarme
Et parachevé ses vols ronds,
Il boit une petite larme
D'aurore dans mes liserons.

Dans mes campanules, pareilles
A des clochettes en plein ciel,
Il fait ce que font les abeilles,
Il recueille sa part de miel.

Je le vois, trempé de lumière,
Bercé par les vents querelleurs,
Avec ses pattes de derrière
Râcler l'épiderme des fleurs.

Sous son flanc grêle qui se creuse,
Je le vois tasser, grain par grain,
Une poussière lumineuse
Qui ferait l'orgueil d'un écrin.

Tandis qu'à son œuvre il se livre.
J'en arrive à détester ceux
Qui m'ont conté dans quelque livre
Que le grillon est paresseux.

Charmante bête, ô créature
Qui fais cesser mon noir souci!
Serait-il vrai que la Nature
A ses conseils de guerre aussi?

La justice humaine est douteuse:
La vérité n'a plus d'autel;
Et peut-être es-tu paresseuse
Autant que je suis criminel!

Prison de Tours, mai 1873.

VI

LES CHANSONS DU SOIR

Quelquefois, dans le soir dormant,
Là-bas, du côté des charmilles,
J'écoute monter doucement
Des voix fraîches de jeunes filles.

Je ne puis pas les voir, hélas!
Car un geôlier garde ma porte,
Tandis qu'en moi sonne le glas
De ma belle jeunesse morte.

Mais leurs chants, dans la nuit épars,
Notes d'or, subtiles caresses,
Me font deviner des regards
Tout pleins d'amoureuses promesses.

Les rameaux tremblent, dentelés,
Dans l'apaisement des bruits d'ailes.
Elles s'en vont, les bras roulés
Au cou des gars qui sont fous d'elles.

Le refrain, peu soucieux d'art,
Chose imbécile qui m'enchante,
Produit sur moi l'effet mignard
D'une clarté blonde qui chante.

Tout baigné du frisson des chairs,
Tout chaud de musiques étranges,
Ça se déroule dans les airs
Avec des claquements de franges.

C'est banal et pourtant divin.
Le couplet d'allure égrillarde
A volé, barbouillé de vin,
Du cabaret dans la mansarde.

Maintenant, chassant les ennuis,
Complice impalpable des âmes,
Il s'en va dans les claires nuits
Avec le sourire des femmes.

Hôte vagabond du ciel pur,
Où Phébé luit, presque sans voiles,
Il s'accroche en un pan d'azur
Aux feuillages troués d'étoiles.

Dans le zigzag des rayons blancs
Qu'on prendrait pour des étincelles,
Il effleure les nids tremblants,
Chargés du doux poids des oiselles.

Lui qu'un chansonnier incompris
Dédia peut-être à des gueuses,
Il baise les deux coins fleuris
De la lèvre des amoureuses.

Et moi j'écoute, délaissant,
Pour cette bulle d'air qui crève,
Mon Musset qui pleure du sang,
Mon beau Lamartine qui rêve.

J'écoute, parce que je vois
A travers mes désirs farouches,
Flotter dans les chants, dans les voix,
La caresse rouge des bouches,

Et puis, parce qu'en mon souci,
Là-bas, du côté des charmilles,
Je voudrais m'en aller aussi
Chanter avec les jeunes filles.

Prison de Tours, juin 1873.

VII

JEUX DE LUMIÈRE

En mes nuits tristement exquises,
Quand les feuillages, cahotés
Dans le clapotement des brises,
S'argentent sur les deux côtés :

Le front lourd, la tête posée
Contre mes barreaux, dans les fleurs,
J'observe à travers la croisée
La filtration des couleurs.

Tout seul, dans la brume hagarde,
Un astre, un petit astre luit ;
Et l'on dirait une cocarde
Piquée au front noir de la nuit.

La lune houleuse, cornée,
Dansant dans les nuages roux,
Laisse après elle une traînée
De rayons tremblotants et doux.

La feuille verte apparaît grise,
Puis blanche, puis verte à demi,
Dans la lumière que tamise
L'humble jardinet endormi.

Les campanules, toutes closes,
Se penchant dans l'air étouffant,
Affectent sous les clartés roses
Des blondeurs de cheveux d'enfant.

Rouges, mais un peu gambettistes,
Dès qu'a sonné le couvre-feu,
Les beaux géraniums, tout tristes.
Font semblant de se teindre en bleu.

Les mignonnes pervenches, lasses
De tressaillir à tout moment,
Ouvrent sur les profonds espaces
Leurs jolis yeux de diamant.

Les pétales des marguerites
Ressemblent, dans l'air agité,
A des langues toutes petites
Qui s'humecteraient de clarté.

Les barreaux, chargés de corolles,
Ont une étrange sueur d'or.
Les vents rôdeurs, les brises folles
M'emportent dans leur vague essor.

Je me livre, je suis les pentes
De mon rêve bordé d'espoirs;
Et je compare aux fleurs grimpantes
Écloses dans mes barreaux noirs

Ma force jamais épuisée
Malgré les coups du sort moqueur,
Et la douce jeune pensée
Qui me fleurit au fond du cœur.

Prison de Tours, juillet 1873.

VIII

L'AMOUR DES OISEAUX

Tandis que l'aurore charmante
Cousait sa frange à mes barreaux,
J'ai vu, moi qui n'ai pas d'amante,
Se becqueter deux passereaux.

Près de mes fleurs, sous ma fenêtre,
Ils se caressaient gentiment,
Et l'amour dans leur petit être
Mettait tout son tressaillement ;

Car les oiseaux, mignonnes âmes
Qui vont dans les nids se poser,
Sont des hommes et sont des femmes
Pour l'ivresse et pour le baiser.

Tout heureux, ayant pour fortune
Un coin vert dans le bois profond,
Ils faisaient, sans malice aucune,
Tout ce que les gens libres font :

Grâce aux bons conseils de l'aurore,
Les gueux faisaient là, sous mes yeux,
Ce que Thiers fait peut-être encore,
Bien qu'il soit bourgeois et fort vieux.

Les présidents et les oiselles
Ne diffèrent que sur un point :
Tous les passereaux ont des ailes,
Les hommes d'État n'en ont point!

Donc, dans la clarté rose et verte
Qui tombe du ciel en été,
Nos amoureux, l'aile entr'ouverte,
Goûtaient le plaisir souhaité.

Avec des hochements de queues,
Ils rapprochaient doucettement
Leurs plumes qui paraissaient bleues
A force de rayonnement.

Plus vifs qu'un clown sur son trapèze,
Tout ruisselants de volupté,
L'un sur l'autre, en frémissant d'aise,
Ils frôlaient leur col duveté.

O saintes choses défendues!
Ils semblaient parfois s'assoupir,
Leurs pattes grises détendues
Dans l'apaisement du désir.

Puis, émerveillés d'être ensemble,
Ils joignaient encore une fois
Leur joli petit corps qui tremble
Comme les fougères des bois.

Hanté par la saison nouvelle,
Le mâle, un paillard effronté,
Tourbillonnait sur la femelle,
Espoir de sa paternité.

L'oiselle, à peine effarouchée,
Fuyant et pourtant se livrant,
Se tenait un instant penchée
Sous son rapide conquérant.

Floréal leur faisait l'aumône
D'un pan d'horizon tout vermeil;
Et je regardais leur bec jaune
S'entremêler dans du soleil.

L'air chantonnait dans l'aube claire,
La brise au loin ridait les eaux...
Ah! bourreaux, quand pourrai-je faire
Ce que font les petits oiseaux?

Prison de Tours, juillet 1873.

IX

LES NIDS

Oui, je le confesse, j'envie,
Mon cœur n'ayant pu se fermer,
Tout ce qui s'aime dans la vie,
Quand je vois les oiseaux s'aimer !

Oui, je pleure comme une bête,
Quand deux moineaux, pauvres chéris,
Se chiffonnent leur collerette
De plumes et de duvets gris !

Mon cœur, nourrissant sa blessure,
Est, hélas ! son propre bourreau.
Éternelle mère, ô Nature,
Que ne suis-je né passereau !

Tout en restant un peu bohème,
— Les moineaux sont bohémiens —
J'aurais aimé tout ce que j'aime,
Je n'aurais pas quitté les miens.

Distique ailé, vivant sourire
Éclos sur les lèvres d'avril,
Je n'aurais pas le temps de lire
Les chants de monsieur Lorgeril.

Mais je lirais le grand poème,
La fleur d'en bas, l'astre d'en haut;
Et ce sont là de beaux vers, même
Quand ils sont plus longs qu'il ne faut.

Je n'aurais pas connu l'épreuve,
Le deuil des passants qu'on bannit,
Moi qui garde en mon âme neuve
La tendresse auguste du nid!

Au travers des lumières blanches
Qui filtrent dans l'arbre penché,
Je me serais fait sous les branches
Un tout petit bonheur caché.

La place une fois bien trouvée
Dans la profondeur des bois sourds,
J'aurais bercé notre couvée
Au creux des mousses de velours.

O maternité de la femme!
O fraîche idylle des oiseaux!
L'amour du nid me vint à l'âme
De mon amour pour les berceaux.

Prison de Tours, août 1873.

X

DAPHNIS ET CHLOË

Je viens de relire le livre
Où Daphnis, beau comme le jour,
Confesse à Chloë qui se livre
Son ignorance de l'amour.

Les baisers tremblants et farouches,
Vague espoir des dieux séducteurs,
S'envolent tout seuls de leurs bouches
A l'appel des rêves chanteurs.

La forêt où l'aube troublante
Plaque ses mystiques accords
Fond dans une caresse lente
Le magnétisme de leurs corps.

Avec des airs de fleur éclose
Dans l'air labouré de frissons,
Le papillon, baisant la rose,
Leur dit : « Oh! ce que nous faisons! »

Tous deux, dans la nature sainte
Qui leur sert de lit et d'autel,
Ils ont le désir et la crainte
De l'accomplissement charnel.

La branche lisse, molle et verte,
Les profonds lacs aux flots dormants
Leur enseignent en pure perte
Les suprêmes enlacements.

Chloé sourit, un peu coquette,
Avec des fleurs dans les cheveux.
Daphnis lui dit, baissant la tête :
« Je sens pourtant que je te veux! »

Puis, sous les roches que l'eau creuse,
L'amoureux chancelant et fou
Se baigne devant l'amoureuse,
Habillé... d'un bluet au cou.

Elle l'admire en l'onde pure,
Dans sa force et dans sa beauté,
Tandis qu'un frisson de nature
La mord dans sa virginité.

Qui donc la retient et la pousse?
Le brouillard du spasme divin
Met une transparence douce
Dans ses yeux détournés en vain.

Ses beaux seins ronds, blancheurs jumelles
Où les amours voudraient nicher,
Ont comme un frémissement d'ailes
Dans leur désir de s'approcher.

Chloë fait sa petite moue;
Mais Daphnis ignore ses droits...
Hélas! un dieu malin nous joue
Un mauvais tour à tous les trois!

Le même désir nous dévore,
Soir et matin, matin et soir,
Eux qui ne savent pas encore,
Moi qui commençais à savoir!

Et pourtant, dans le mois des roses,
Sans prendre des airs de roué,
J'aurais si bien appris les choses
A mademoiselle Chloë!

Prison de Tours, septembre 1873.

XI

LE VIOLON

Est-ce un rêve? Dans la nuit grise,
Pleine de bizarres échos,
Juste à l'heure obscure où la brise
S'éparpille en bruits musicaux,

J'écoute quelquefois, tout pâle,
Avec des sursauts dans le sang,
Une voix qui ressemble au râle
D'un violon agonisant.

Alors je me recueille, j'ose
Évoquer en mon triste ennui
Le cher violon qui repose
A la maison, dans son étui.

Tu le revois, ô ma pensée!
Tout luisant, pas toujours complet,
Avec une corde cassée
Qui frise autour du chevalet.

Il est là, relique du songe,
Frôlant le couvercle entr'ouvert,
Sous l'archet fluet qui s'allonge
Entre deux plis de velours vert.

Endormi du sommeil des âmes
Dans son fin cercueil de bois noir,
Il a sur lui le vol des gammes
Qu'on ne voit pas et qu'on croit voir.

Puis le charme à tel point opère
Que je crois entendre dans l'air
Le vieil instrument de mon père
Chanter son chant subtil et clair.

Ce n'est plus comme aux jours de fête
Où, dans la fraîcheur du matin,
Tout autour d'une estrade faite
Avec l'olivier et le thym,

Il faisait danser au village
Les brunes vierges des hameaux
Cachant mal au creux du corsage
La floraison des seins jumeaux.

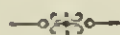
Le quadrille, où la note étrange
Met tout son caprice vivant,
N'ose plus dérouler sa frange
De sons ailés claquant au vent.

Ce que j'écoute dans l'espace
Ne ressemble pas au vain bruit,
A la chanson furtive et lasse
Qui sort des lèvres de la nuit.

On ne sait quoi de triste effleure
Les cordes où court un frisson;
Et le pauvre violon pleure,
Parce que je suis en prison.

Prison de Tours, septembre 1874.

LIVRE DEUXIÈME



LES LARMES DES AUTRES

LES LARMES DES AUTRES

I

LE PETIT SOU

Pourquoi ce pauvre enfant, si charmant et si doux,
Dont la petite main guettait mes petits sous,
Reste-t-il de la sorte, avec sa sombre grâce,
Au fond de ma pensée où tant d'oubli s'amasse ?

Il tremblait, ce soir-là, comme un oiseau frileux ;
Des pleurs mal essuyés flottaient dans ses yeux bleus ;
A travers ses haillons je voyais sa chair rose.
Oh ! les enfants sur qui la misère se pose !

Oh ! les chers petits cœurs pleins d'un précoce ennui !
Je me mis à le plaindre, à causer avec lui.
Il faut bien quelque amour aux êtres qu'on repousse.
Alors l'enfant me dit avec une voix douce :

« On a porté mon père au grand jardin des morts;
Puis, des gens sont venus qui nous ont mis dehors
Avec ma mère, un jour que la rue était blanche.
Il faisait neige et froid, bien que ce fût dimanche.
Nous nous sommes couchés dans un coin. J'avais faim.
Un pauvre comme nous m'a donné de son pain.
J'ai toujours peur, la nuit, qu'un ogre me dérobe :
Ma mère, qui m'avait entouré de sa robe,
Pour m'échauffer un peu se donnait bien du mal.
Elle pleurait. Depuis elle est à l'hôpital.
Une vieille m'apprend à demander l'aumône.
Elle est méchante avec son visage tout jaune !
Et quand je ne dis pas aussi bien qu'il le faut :
« Un petit sou, monsieur, pour être heureux là-haut ! »
Elle me bat très fort et me met à la porte,
Après avoir compté les sous que je lui porte.
Je ne suis pas de ceux qui font de mauvais tours ;
Mais je suis si petit qu'on me frappe toujours
Et que je n'ai jamais ni billes ni galettes.
Lorsque je serai grand et fort comme vous l'êtes,
Je m'en irai bien loin. Je ne sais pas pourquoi
Les enfants dans leurs jeux ne veulent pas de moi,

Me parlent durement, chaque fois que je passe,
Et me montrent du doigt quand ils sortent de classe.
On me battra ce soir. Pour être heureux là-haut,
Un petit sou, monsieur... Je le dis comme il faut. »

Et depuis le moment où dans sa main qui tremble
Mon aumône et mon cœur furent tombés ensemble,
Tous les jours le débile et souffreteux enfant
Au-devant de mes pas accourut, triomphant !

Hélas! il doit souffrir de mes longues absences,
Maintenant qu'on était de vieilles connaissances :
Car, avant de voler au peuple souverain
La loi qu'il burinait sur ses tables d'airain,
Au monde son tonnerre, à la France son glaive,
Sans pitié pour l'enfant qui passe dans mon rêve,
On nous a pris, à l'heure ou le ciel est si doux,
A moi son frais babil, à lui mes petits sous !

Marseille, fort Saint-Nicolas, septembre 1871.

II

LES ENFANTS EN PRISON

Quand l'oiselet n'a plus de mère, Messidor
Jette en passant le grain de blé des gerbes d'or
A ce doux chanteur éphémère;
Mais le blond Messidor, espoir des lendemains,
N'a jamais fait tomber de trésor dans les mains
De l'enfant qui n'a plus sa mère.

La Nature, veillant à l'ordre des saisons,
Habille les brebis de leurs chaudes toisons,
Dans les mois d'hiver où nous sommes,
Mais où donc, ô Nature, est celle de tes lois
Qui de bure ou de toile, au retour des temps froids,
Habille les petits des hommes?

Et voilà que l'on met les enfants en prison!
Regardez. Ils sont là, frileux, sans horizon,
Dans un coin de la vaste salle,
Étalant tristement leur chemise en lambeaux,
Les yeux mornes, les pieds dans de larges sabots
Qui retentissent sur la dalle.

Ils ignorent la joie et leur sourire ment.
L'ennui tisse leurs jours; le bonnet infamant
Pèse sur leur tête mignonne.
Hélas! à pleines mains on leur jette l'affront,
Comme si l'on avait à jamais de leur front,
Enfance, arraché ta couronne!

Qui sait les durs travaux que font leurs jolis doigts,
Que de charmants jouets ils taillent dans le bois
Pour d'autres enfants de leur âge,
Que de fois leur pensée a pris son vol ailleurs,
Et comme volontiers, pour courir dans les fleurs,
Ils s'échapperaient de leur cage!

Mais non : toujours le dur grincement des verrous!
Toujours la rude voix des gardiens en courroux!
Toujours l'effort vain de leurs ailes!

Et, que l'aube se lève ou que tombe le soir,
Toujours de l'eau pour boire et toujours du pain noir
Trempé dans d'horribles gamelles!

O mes petits amis, j'ai bien pleuré sur vous!
On vous a cru méchants et vous êtes si doux!
Vos cœurs sont du côté du rêve,
Du côté de l'amour si tendrement ouverts!....
Oh! je voudrais vous voir courir dans les prés verts,
Dès l'heure où le soleil se lève!

Car il est dans le monde où vous irez un jour,
Pâles, nus, sans appui, sans toit et sans amour,
Des âmes que le bien étonne;
Car on a pour le faible un sourire moqueur;
Et le mal prend souvent racine dans le cœur
Des enfants que l'on emprisonne.

Marseille, prison Saint-Pierre, novembre 1871.

III

AUTRE MISÈRE

L'autre hiver, la tête lassée,
J'entrai dans un café-concert,
Horrible taverne adossée
Au fond d'un vieux quartier désert.

Les décors avaient sur la scène
Des airs de tristesse. Une enfant
Chantait une chanson obscène
Dans ce lupanar étouffant.

Elle était là, le front tout pâle,
Les yeux lugubrement profonds,
Soulignant l'allusion sale
De gestes tristes et bouffons.

Sous sa robe étroite et fripée
La misérable avait, hélas!
De vagues raideurs de poupée,
D'étranges lourdeurs de corps las.

Un tout petit bout de dentelle,
Festonné d'ourlets jaunissants,
Esquissait sa poitrine frêle,
Ses seins ronds, fluets et naissants.

Quand elle exprimait, les mains jointes,
Quelque charnel désir d'amour,
Ses deux coudes montraient leurs pointes
Dans l'étoffe cousue à jour.

Elle avait douze ans, la pauvrette!
Douze ans! l'âge charmant et doux!
Et son sourire était honnête,
Pendant qu'on lui jetait des sous.

Marseille, prison Saint-Pierre, novembre 1871.

IV

LA GRANDE VIEILLE

Son bâton noueux dans la main,
Le Juif-Errant, courant le monde,
Rencontra sur le grand chemin
Une vieille pauvresse immonde.

« Mes cheveux étaient déjà blancs,
Quand Jésus montait au Calvaire,
Lui cria-t-il. J'ai deux mille ans
De rides sur mon front sévère.

Mais, tu me parais, par ma foi,
Sur ce globe où le crime habite,
Encore plus vieille que moi,
Encore plus que moi maudite !

— Enfant, lui dit-elle, je suis
Presque de l'âge des étoiles;
Et je marche ici-bas depuis
Que sur nous l'ombre étend ses voiles.

Mon front s'est penché le premier
Sur le berceau du premier être;
J'ai connu Job sur son fumier;
Et bien après je t'ai vu naître.

Tu n'es qu'un fantôme inventé
Par la légende peu sincère;
Moi je suis la réalité.

— Et quel est ton nom?

— La Misère. »

En wagon cellulaire, décembre 1871.

V

L'OBUS ET LA TOMBE

I

Les marbres souriaient dans le vieux cimetière
Au ciel profond et clair,
Et des oiseaux chantaient sur la petite pierre
Où dort Henry Mürger.

Mais, troublant tout à coup cette idylle, une bombe
Éclata. « Qu'est ceci?
Que me veux-tu? Pourquoi viens-tu, lui dit la tombe,
Faire ce bruit ici?

Au bronze aveugle et sourd qui fend l'air je préfère
L'oiseau rasant le sol!
Pourquoi troubler ma paix? Qu'as-tu besoin de faire
Peur à ce rossignol?

Eh quoi! ne sais-tu pas que le divin poète
A mon ombre endormi,
N'a chanté que son cœur, n'a chanté que Musette,
N'a chanté que Mimi?

Qu'il était de ceux-là dont l'heureuse folie
Est de laisser toujours
Sourire à l'idéal leur lèvre qu'a pâlie
La fièvre des amours?

Et que ce doux songeur, incrédule aux mensonges
De la fraternité,
N'eût pas sacrifié le moindre de ses songes
A la société?

A quoi bon déchirer avec ta gueule ouverte,
Où des éclairs ont lui,
Le tapis odorant et frais que l'herbe verte
Déroule autour de lui?

Qu'a-t-il à démêler avec toi, bombe vile,
Lourd instrument du mal?
N'est-tu pas l'œuf éclos d'où la guerre civile
A pris son vol brutal?

Est-ce pour que Mürger, chantre des gorges nues,
Se réveille effaré,
Que les hommes t'ont dit de tracer dans les nues
Ton sillon abhorré?

Ah! qu'ils n'étouffent pas en eux, si bon leur semble,
L'instinct féroce et dur
Qui les fait échanger, sans que la main leur tremble,
Des bombes dans l'azur!

Mais qu'ils ne troublent pas mon Mürger sous la terre!
La hampe des drapeaux
Se plante mal ici. Les vivants sont la guerre :
Nous sommes le repos! »

II

La bombe répondit : « Je suis irresponsable
De l'erreur des vivants;

Je suis entre leurs mains un léger grain de sable
Emporté par les vents!

Écoute-moi, pourtant. Bercer sa fantaisie
Dans un rayon vermeil,
Est-ce bien, après tout, la seule poésie
Qui soit sous le soleil?

Le poète n'a-t-il qu'à rêver sous les treilles?
Ne se sent-il épris
Que du bourdonnement fugitif des abeilles
Dans les sentiers fleuris?

Et croit-il le devoir accompli, quand sa muse,
Sourde à l'humain sanglot,
A chanté seulement comme l'enfant s'amuse,
Comme la fleur éclôt?

Non! non! toute douleur attire le poète!
Ce n'est point au hasard
Qu'il gonfle cette bulle où le ciel se reflète
Et qui s'appelle l'Art.

Il songe à ce qui rampe, alors que se déploie
L'aile des papillons,

S'indigne avec le peuple et dédaigne la soie,
Quand il voit les haillons.

Car la misère existe, implacable, farouche,
Car, hélas! il n'est rien
De palpable sur terre où le penseur ne touche
Le mal auprès du bien;

Car le fait est brutal: et toujours, à toute heure,
Pâle, grinçant des dents,
A côté de celui qui rit, celui qui pleure
Agonise en dedans.

Qui sait? Si ton Mürger eût mieux connu la foule;
S'il eût parfois laissé
Pour le vers qui rugit la rime qui roucoule;
S'il eût moins caressé

La fraîche illusion qui lui faisait risette;
S'il eût mis à l'écart,
Ne fût-ce qu'un seul jour, le grand verre où Musette
Souvent buvait sa part;

S'il eût moins adoré l'inutile bohème:
Si, le rêve achevé,

Il eût posé son front sur l'énorme problème ;
Peut-être eût-il trouvé ?

Et peut-être, au lieu d'être une chose qui tue,
Alors j'aurais été
Le socle sur lequel eût surgi sa statue
Dans la libre cité !

Et ces charmants oiseaux que mon bruit inquiète
Et chasse loin de toi
Viendraient poser, pour voir de plus près ton poète,
Leurs petits pieds sur moi ! »

Lyon, prison Saint-Paul, février 1872.

VI

LE MAITRE AFFAMÉ

Le Peuple disait : « De ma gloire,
Vaste comme le firmament,
J'ai, dans le marbre de l'histoire,
Taillé l'immortel monument.

Un siècle impitoyable et juste,
Sombre vengeur de mes vieux droits,
A serré sur mon sein robuste
L'agrafe du manteau des rois.

O groupe sévère des sages!
Mon nom, que précède un éclair,
Éclate plus haut dans vos pages
Qu'un coup de tonnerre dans l'air!

Les nimbes de l'apothéose
Gardent l'empreinte de mon pas;
Je façonne l'avenir; j'ose
Ce que les Césars n'osaient pas... »

J'écoutais, l'oreille ravie.
Mais je vis le Peuple, hagard,
N'ayant plus qu'un souffle de vie,
Pâlir, trembler comme un vieillard.

Et je lui criai : « Roi suprême!
O Peuple, ô maître, ô souverain!
Sous le poids de ton diadème
Pourquoi chancelles-tu?

— J'ai faim ! »

Prison de Tours, août 1872.

VII

LE DROIT AU BONHEUR

I

Quand on leur dit : « J'ai sans relâche,
Dès l'appel du coq matinal,
Largement accompli ma tâche
Dans le grand œuvre social ;
Mais, voilà que ma tête blanche
Se refroidit et qu'elle penche
Comme un fruit qu'a mûri l'été! »
Ils vous répondent : « Prends courage!
Ton bras se refuse à l'ouvrage;
Nous te ferons la charité! »

II

La charité, non pas! Nous sommes.
Sous la vaste clarté des cieux,
Debout comme les autres hommes
Et nés de la femme comme eux:
La même éternelle matière
Sentira la même poussière
Enfanter un germe nouveau,
Quand la mort muette et glacée
Aura fait taire la pensée
Qui vibre dans notre cerveau.

Qui donc a lu dans les étoiles
Que, sans jamais se reposer,
Le vent doit déchirer nos voiles
Et sur les écueils nous briser?
Qu'il faut la tempête à notre onde?
Qu'il est des êtres dans le monde
Marqués au front pour le malheur,
Et qu'au moment où sur la terre
On boit le bonheur à plein verre,
Nous n'avons pas droit au bonheur?

La Nature, dans l'héritage
Qu'elle transmit au genre humain,
Nous accorda-t-elle en partage
Les seules ronces du chemin?
Au soleil chacun a sa place;
Le manteau d'un heureux qui passe
Offense notre nudité;
La terre est la commune mère;
Et faire l'aumône à son frère,
C'est nier la fraternité!

III

Eh! que nous parle-t-on encore
De la rayonnante pitié
Que le vieux monde vit éclore
Dans le sang du Crucifié?
A-t-il donc été le seul Juste?
Croit-on que le Progrès auguste
Au pied du gibet s'arrêta,
Et que l'esprit n'a d'autre règle
Que de balancer son vol d'aigle
Sur les hauteurs du Golgotha?

Tout ce qu'affirme le génie
Dans ses systèmes éclatants
Concourt à l'immense harmonie
A travers la chaîne des temps.
A chaque siècle, un Christ arrive
Qui s'assied, immortel convive,
Au banquet de l'Humanité;
Et les uns écrivent : Justice!
Où l'autre écrivait : Sacrifice!
Renoncement et Pauvreté!

Quand la bise ébranle la porte
Des vieillards que l'hiver atteint,
Il est certes bon qu'on apporte
Une branche au foyer éteint;
Il est bon que les jeunes filles
Laissent dans les pauvres familles
Des manteaux de bure et des draps,
Et que Vincent de Paul surgisse,
Doux précurseur de la Justice,
Avec des enfants dans les bras.

Mais à quoi bon sur les problèmes
Rêver, la tête dans les mains?
A quoi bon bâtir des systèmes
Dans le granit des droits humains?

A quoi bon pour la République
Tomber comme un héros antique
Dans le roulement des tambours,
Si la charité s'éternise
Sous le sceptre d'or de l'Église,
Et s'il est des pauvres toujours ?

IV

Ah ! quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse,
Nous voulons, ô Société !
Trouver contre le vent qui passe
Un abri dans l'Égalité !
Comme les heureux et les sages
Nous voulons, sous les verts ombrages,
Écouter le chant d'un oiseau,
Nous faire un bonheur sans mélanges,
Et nous aussi dans de beaux langes
Endormir nos fils au berceau.

Nous voulons, créant sans secousse
L'apaisement universel.

Sur les charniers où l'herbe pousse
Bâtir l'atelier fraternel ;
Nous voulons l'aurore nouvelle,
L'amour ouvrant partout son aile,
Le ciel plus doux, l'homme meilleur,
Et dans l'existence éphémère,
Ce qu'on appelle la chimère
De notre siècle travailleur.

Nous voulons aimer, chanter, vivre,
Vider les coupes de l'espoir,
Apprendre à lire dans le livre
De la Science et du Devoir :
Et nous voulons, si nos épouses
Ont rêvé de rendre jalouses
Les étoiles des firmaments,
Que, dans le reflet des dentelles,
S'illuminent aussi pour elles
Des couronnes de diamants !

Prison de Tours, novembre 1872.

VIII

PAUVRE MÈRE

La nuit tombe, on est en décembre,
On est sans bois, on est sans pain.
Au fond de la petite chambre
Un enfant grêle dit : « J'ai faim. »

La mère est là, debout, stupide,
L'œil égaré, souffrant pour deux ;
Et l'on sent qu'elle se décide
A quelque chose de hideux.

A quoi donc se décide-t-elle ?
Elle prend au fond d'un tiroir
Un pauvre lambeau de dentelle
Et le débris d'un vieux miroir.

Puis, frissonnant comme un squelette
Frissonne au vent des cieux profonds,
Elle se fait une toilette
De quelques malheureux chiffons.

Stupéfaite, elle se regarde :
Sur son corps maigre elle a jeté
Tout ce que la triste mansarde
A sauvé du Mont-de-Piété.

Quel effroyable apprentissage!
Une rougeur lui monte au front,
Pendant que dans l'étroit corsage
Elle emprisonne son sein rond.

L'enfant lui dit : « Petite mère,
Nous allons donc sortir un peu? »
Elle songe : « Ce qu'il faut faire
Pour ces pauvres anges de Dieu! »

Elle l'embrasse : il est tout pâle,
Il a bien faim ; mais il s'endort.
Elle épingle vite son châle,
Lève les yeux au ciel, et sort.

Prison de Tours, novembre 1872.

IX

LA FEMME SOULE

Je vais toujours où va la foule.
Un soir elle allait en riant
Du côté d'une femme soûle :
Je vis ce spectacle effrayant.

La misérable, emprisonnée
Dans un cercle de curieux,
Maigre, en haillons, pâle, fanée,
Ayant de la brute en ses yeux,

Les bras ballants, la tête lourde,
La robe levée au genou,
Disant avec une voix sourde
Des mots créés on ne sait où.

Le corsage ouvert, la ceinture
Pendante, le dos affaissé,
Terrible, effrontément impure,
Se traînait au bord d'un fossé.

On est cruel sans être infâme.
On se croit bon parce qu'on rit;
Sur cette malheureuse femme
Quelques-uns faisaient de l'esprit :

Elle devait aimer l'eau fraîche
Comme un sourd aime l'opéra.
N'avoir jamais la langue sèche.
Détester le phylloxéra!

On lui criait : « A moi, muraille! »
Et c'étaient d'immenses gaîtés.
Or, moi qui n'aime pas qu'on raille
Les irresponsabilités.

Je me disais : « Le monde est lâche!
Avant de huer en passant
Quelqu'un d'en bas, il faut qu'on sache
Pourquoi dans la honte il descend.

D'où vient cette femme avinée ?
Pourquoi l'accueillir par l'affront ?
Qui sait quelle âpre destinée
A soufflé sur son triste front ?

Qui sait l'horreur de sa détresse ?
A-t-elle du pain au logis ?
Est-ce bien par la seule ivresse
Que ses yeux mornes sont rougis ?

De bonne heure apprit-elle à lire ?
Quelqu'un veilla-t-il sur ses pas ?
O mes frères, pourquoi proscrire
Ce que nous ne comprenons pas ? »

Et je rêvais, et dans la foule
M'enfonçant toujours malgré moi,
Je croyais voir, ô femme soûle,
Le peuple s'outrager en toi !

Prison de Tours, décembre 1872.

X

LE NOMBRE

« La vile multitude ; le nombre. »
Ad. Thiers.

I

Quoi ! Peuple, on te supprimerait ?
Quoi ! dans le grand siècle où nous sommes,
Molière Poquelin serait
En proie aux bourgeois gentilshommes ?

Quoi ! c'est parce que Jésus-Christ
N'avait ni maison ni sandales
Qu'on défendrait qu'il fût inscrit
Sur les listes électorales ?

S'il venait parmi nous s'asseoir,
Homère, le chantre d'Ulysse,
Mordu par les chiens du pouvoir,
N'aurait sa carte qu'à l'hospice?

On brûlerait les bulletins
Dans la main du parti des Gracques?
Et de la salle des scrutins
Prudhomme chasserait Jean-Jacques?

II

Oui, France! tel est l'attentat,
L'acte de brutale démence,
Que ces petits hommes d'État
Rêvent contre le peuple immense!

Quand, pour attaquer les châteaux,
Les corvéables, nos ancêtres,
Allaient, aiguisant leurs couteaux
Sur la rude peau de leurs guêtres;

Ou que d'un air déjà vainqueur
Ils se dressaient dans la bataille,
Mousquet au poing et rage au cœur;
Les nobles disaient : « La Canaille! »

Mais aujourd'hui que ces valets,
Ces manants, ces bourgeois, ces reîtres
Ont fait sous de larges soufflets
Rougir la face de leurs maîtres;

Aujourd'hui que Quatre-vingt-neuf,
Du Progrès fécondant la sève,
A mis comme un germe dans l'œuf
La Justice dans notre rêve;

Aujourd'hui qu'un peuple anxieux,
Las de courber son front dans l'ombre,
Sape l'autel des nouveaux dieux,
On dit en ricanant : « Le Nombre! »

III

Le Nombre, c'est ce bruit lointain
Qui nous poursuit aux solitudes

Et qui monte chaque matin
Des travailleuses multitudes;

C'est la cause hâtant l'effet:
C'est l'être multiple qui roule
Sous le ciel un océan fait
Avec les têtes de la foule;

C'est le damné dans son enfer;
L'homme qui, du feu dans la gorge,
Fait au bruit des marteaux de fer
Tressaillir l'enclume et la forge;

Le salarié qui descend
Dans les entrailles de la mine;
Qui, suant des sueurs de sang,
Sous les fardeaux courbe l'échine;

Dompte la vapeur; fend les eaux;
Tord les bras noueux des grands arbres;
Ouvre sous la dent des ciseaux
La veine bleuâtre des marbres;

Tresse l'osier obéissant;
Pour l'éternelle créature

Fait jaillir la vie en pressant
Les mamelles de la Nature;

Dispose la vigne au soleil,
Pour que dans les larges bouteilles
Le vin garde un éclat pareil
Au rayon qui dora les treilles;

Trace les sillons où demain
S'entassera la gerbe blonde
Dont l'épi, contenant le pain,
Contient l'existence du monde,

Jusqu'au ciel porte son essor;
Découpe le cuivre; déploie
Sur la bobine aux reflets d'or
La chevelure de la soie;

Tisse dans ses doigts travailleurs
Le coton, le chanvre et la laine;
Dessine dans leurs nids de fleurs
Des oiseaux sur la porcelaine;

Met la machine en mouvement;
Festonne le diamant; coule

Le bronze liquide et fumant
Dans les ciselures du moule;

Taille le cuir; plaque l'émail;
Fait sur l'acier crier la lime;
Pêche et moissonne le corail
Dans les floraisons de l'abîme;

Emprisonne chaque élément;
Chauffe, bâtit, rabote, creuse;
Et soutient éternellement
L'Univers dans sa main calleuse!

IV

Mais, c'est aussi devant le mal
La conscience qui se trouble;
Le dernier râle à l'hôpital
Dans l'obscurité qui redouble;

Les genoux lourdement ployés;
La faim qui, dans les lits infâmes,

Sous les hideux baisers payés
Déshabille la chair des femmes;

Le pire écrasant le meilleur;
La servitude; le salaire
Tombant avec un bruit railleur
Dans l'escarcelle populaire;

Le soldat fidèle au drapeau,
Qui dans l'orage des batailles
A trente fois livré sa peau
A la morsure des mitrailles

Et qui, terrassé par les ans,
Pâle, la poitrine meurtrie,
Devant l'obole des passants
Fait agenouiller la Patrie;

L'enfant qui, du matin au soir,
Tourne toujours la même roue,
Frêle, souffreteux, sans pouvoir
Essuyer les pleurs sur sa joue;

L'homme qui chez des maitres durs
Subit le destin de la bête;

Perd l'équilibre au haut des murs;
Se fend sur les pavés la tête;

Passe en chantant un air connu,
Scandé par les hoquets de l'orgue;
Ne repose son torse nu
Que sur les dalles de la Morgue;

Aux flots de chaque événement
Livre sa barque aventureuse;
Et reçoit éternellement
L'aumône dans sa main calleuse!

V

Et maintenant, ô bruit que font
Toutes les abeilles humaines!
O retentissement profond
De la hache au pied des grands chênes!

O vaste écroulement des rocs!
O forges que l'aube rallume!

O cris de la vapeur! ô chocs
Des marteaux de fer sur l'enclume!

O voix qui sortez du sol noir!
O rumeurs éparses dans l'ombre!
O peuple, ô misère, ô devoir!
Taisez-vous : vous êtes le Nombre!

Prison de Tours, janvier 1873.

XI

TUE-LA

Tue-la!
ALEXANDRE DUMAS fils.

I

Quand la vierge à l'hymen s'apprête,
Qui que tu sois, ô doux vainqueur
Qui mets l'oranger sur sa tête
Comme une fleur sur une fleur!
Songe que cette enfant si pure
Pour qui l'éternelle nature
Tient seule les clefs de la mort,
Si ton lit est souillé par elle,
Tu pourras, tordant son cou frêle,
La tuer un jour sans remord!

Songe que ces épaules rondes
Où tu verras demain matin
Flotter avec ses teintes blondes
L'ombre de rideaux de satin:
Songe que ces petits doigts roses
Ces riens adorables, ces poses
Charmantes sous le voile blanc,
Ces frémissements de dentelles
Pareils à des battements d'ailes
Autour de ce beau corps tremblant;

Songe, ô candide et fier jeune homme!
Que ces deux seins voilés, offrant
La vague rondeur d'une pomme
Sous le corsage transparent,
Globes faits de chair et d'ivoire
Où dès cette nuit tu vas boire
L'extase de l'amour humain,
Comme afin de reprendre haleine,
Aux eaux vives d'une fontaine
On boit dans le creux de sa main!

Songe que ces lèvres aimées
D'où les caresses de la voix
Montent vers toi, plus parfumées
Que la brise errante des bois;

Songe que cette jeune femme
Avec son rire, avec la flamme
De son magnétique regard,
Avec son cœur qui goutte à goutte
T'emplit d'extase, appartient toute
A ton bras armé d'un poignard!

II

Et nous croyons être des hommes?
Et nous montons au haut des tours
Afin de crier que nous sommes
La grande race des grands jours?
Et nous faisons par les poètes
Emboucher toutes nos trompettes
Devant les peuples accourus?
Et, dans le bruit de nos fanfares,
Nous écrivons ce mot : Barbares!
Au front des siècles disparus?

Et nous disons dans notre gloire
Que le vieux soleil s'est couché,
Que nous éblouissons l'histoire,
Et que l'ancien monde a marché,

Parce que l'épouse adultère
Que l'on tuait à coups de pierre,
Au coin d'une borne, en plein air,
Nous pouvons, ô progrès infâme!
A défaut d'une sûre lame,
L'assassiner au revolver!

Quoi! la femme reste courbée
Sous nos mépris comme autrefois!
La légende d'Ève tombée
La poursuit à travers nos lois!
Quoi! six mille ans n'ont pas encore
Sous les vastes cieux fait éclore
Ses droits dans les sociétés!
Quoi! son heure n'est pas venue
D'arracher sa mamelle nue
A l'encan des virginités!

Quoi! l'époux a permis au maître
De ne pas disparaître en lui!
La femme a vu nos aubes naître,
Sans que pour elle un astre ait lui!
Nous nous sommes bornés à dire
Que son harmonieux sourire
Nous force à tomber à genoux,
Que tout l'idéal est en elle,
Et qu'il lui suffit d'être belle
Dans son rôle au milieu de nous!

Et contre elle, la voix terrible,
Nous évoquons sur leur sommet
Le Dieu farouche de la Bible,
Le Dieu cruel de Mahomet,
Parce que tous deux l'ont maudite,
Parce que l'un la précipite
Sous le flot muet et profond,
Et parce que l'autre lui donne
Une tournoyante couronne
De cailloux déchirant son front?

III

Plongez au fond de l'adultère,
O chercheurs de la vérité!
Vous y trouverez la Misère,
L'Ignorance et l'Oisiveté.
Elles sont les trois sœurs jalouses
Qui, pour voir les pâles épouses
A la honte s'habituer,
Font par les lascives Luxures
Trancher le fil des amours pures :
Ce sont elles qu'il faut tuer!

Prison de Tours, juillet 1873.

XII

POUR DU PAIN

Si les vertus avaient des grades
Dans l'étiquette des salons,
Cet homme né pour les parades
Serait tout couvert de galons.

Le dimanche, il entend deux messes;
Il jeûne, aisément il s'aigrit;
Et l'on voit ses lèvres épaisses
Baiser les pieds de Jésus-Christ.

Or, comme en fouillant les problèmes
Des nouvelles sociétés,
Je lui parlais des enfants blêmes,
Mal vêtus et mal abrités;

Comme je lui montrais la honte,
Hélas! croissant ou décroissant
Selon que le mercure monte
Dans le thermomètre ou descend:

Songeant, comme l'on songe aux roses,
A la pauvreté qui s'accroît,
Aux prostitutions écloses
Sous l'horrible baiser du froid.

L'œil chargé d'impudiques flammes,
Il me dit d'un ton doux et lent :
— Cet hiver, nous aurons dix femmes
Pour quelques morceaux de pain blanc.

Prison de Tours, juillet 1873.

XIII

A CETTE CONCUBINE

O sainte concubine! ô sublime insurgée!
Il ne sera pas dit qu'ils t'auront outragée
En leur discours moqueur
Et qu'ils auront jeté lâchement sur ta joue
Tout ce que les chemins de la terre ont de boue,
Sans qu'un homme de cœur,

Un rêveur, un poète, une âme entre les âmes,
Un doux être pensif, attendri par les femmes,
Sévère pour la loi,
Ait fait des vils affronts, des insultes farouches,
Des regards détournés, de la bave des bouches,
Une strophe pour toi!

Le jour, à jamais grand dans ta vie éphémère,
Où deux petits enfants t'appelèrent leur mère,
Doucement, sans savoir
Que dans un temps mauvais leur mère par le ventre
Avait choisi la faute, ayant été mise entre
La faute et le devoir;

Non! tu n'ignorais pas que le mépris s'attache
A ceux qui font entrer dans leur sublime tâche
Le dévoûment sacré,
Que le bien sur celui qui l'accomplit s'écroule,
Que le peuple est railleur et que l'injure coule
Sur quiconque a pleuré.

Tu ne pouvais, vois-tu, t'évader de l'outrage,
De l'abnégation, des peines qu'on partage
Côte à côte en rêvant,
Du sacrifice saint, pas plus qu'une fleur morte
Ne sort du tourbillon formidable où l'emporte
Un large coup de vent.

Que sont auprès de toi tous ces spectres de femmes
Qui, n'ouvrant à l'amour qu'un côté de leurs âmes,
Hésitant en chemin,

8.

Sous leurs tetons de chair ayant des cœurs de pierre,
Quand il faudrait oser, vont s'abriter derrière
Le vieux respect humain!

Si, mêlant à l'amour un peu d'hypocrisie
Et moins de passion à plus de poésie,
Si voulant vivre en paix
Avec les bonnes gens, la morale et l'usage
Tu savais te jeter le soir sur le visage
Un voile bien épais;

Un panier sous le bras, portant quelques dentelles,
Sautillant d'un pied leste à travers les ruelles
Comme un doux être ailé,
Si tu savais entrer, sans peur qu'on te surveille,
Dans quelque lupanar borgne dont une vieille
Te donnerait la clé,

Étouffer sur le seuil des mansardes voisines
Le bruit léger que font tes petites bottines,
Ou palpitant d'émoi,
Les cheveux dénoués, belle, lascive, pâle.
Entrer la tête haute et dégrafer ton châle
En t'écriant : C'est moi!

Si tu savais alors sur ta couche énervante
Donner à la nature un frisson d'épouvante,
Rugir, grincer des dents,
Atteindre au monstrueux et, sauvage maîtresse,
Te tordre dans l'amour ainsi qu'une tigresse
Dans les sables ardents;

Puis ayant bu longtemps, à la porte du bouge,
Le baiser des adieux sur la lèvre encor rouge
De ton ami discret,
Si tu savais, baissant tes yeux qu'on scandalise,
Aller dire, en passant, ta prière à l'église,
On te respecterait!

Si tu dévorais l'or sué par les provinces,
Si tu buvais du sang dans la coupe des princes,
Si, nouvelle Cora,
Tu traînais dans Paris tes impudeurs illustres,
Le monde te ferait un piédestal de lustres
Au ciel de l'Opéra.

Mais, parce que tu fus grande, forte, héroïque;
Parce que tu penchas ton front mélancolique
Sur un pauvre banni;

Parce que tu sentis dans ta large poitrine
Se creuser lentement la blessure divine
De l'amour infini;

Parce que ta pudeur laissa tomber ses ailes
Sur un de ces époux, sublimes Sgaranelles
Dont nous ne rions plus
Et qui, dans notre époque ouverte à la lumière,
Nous font toucher des pleurs dans les vers de Molière
Que nous avions mal lus;

Parce que tu rendis à ce père qu'on brise
Les doux enfants tendant leurs lèvres de cerise
Au baiser souhaité,
Le foyer réjoui, le bon rire sonore,
Et qu'il eut, grâce à toi, le droit d'être homme encore
Dans la société;

Parce que tu fermas pour lui d'une main prompte
Les portes où s'en vont frapper rouges de honte
Les veufs que fait la loi;
Le monde, ouvrant son sein plein d'immondes ressources
Aux voleuses de nom, de respect et de bourses,
Se détourne de toi!

Va, garde ta fierté, reste superbe et grave;
Et si tu vois l'injure au front bas, à l'œil cave,
Jusques à toi venir,
Au-dessus de la fange où ce monstre se vautre,
Par la petite main des deux enfants de l'autre,
Mère, fais-toi bénir!

Prison de Tours, mars 1874.

XIV

HÉGÉSIPPE

Oh! pour qu'un doux rayon flotte sous sa paupière;
Pour que la mort le berce en son dur lit de pierre
Dans un rêve meilleur;
Pour que la brume autour de son front se dissipe,
Je veux à mon tour faire à ce pauvre Hégésippe
L'aumône d'une fleur.

Hélas! il a souffert la souffrance infinie!
Le malheur ici-bas est l'âme du génie
Incliné sous l'affront;
Et plus les cœurs sont hauts, plus les têtes divines,
Plus on voit s'effiler la pointe des épines
Qui les déchireront.

Le monde, hostile à ceux qui tonnent en prophètes,
N'a donné trop souvent qu'un grabat aux poètes
Prompts à se résigner;
Nourrir dans sa pensée un idéal suprême,
C'est du bonheur commun se proscrire soi-même,
C'est rêver pour saigner;

C'est préférer la nuit au ciel où l'aube brille;
C'est dire aux seuils bénis ouverts sur la famille :
« Je ne m'arrête pas! »
C'est se construire un nid isolé sur les cimes
Pour y faire porter par le vent des abîmes
Toute l'ombre d'en bas!

N'avait-il pas assez de son propre Calvaire,
Ce poète, forçat de l'idéal sévère,
Qui trouvant les jours longs,
Torturé par son cœur, par lui mis à la chaîne,
Traînait son rêve, hélas! comme un criminel traîne
Le crime à ses talons?

N'avait-il pas assez de la plaie incurable
Qu'élargissait en lui la Muse impitoyable?
N'avait-il pas assez
De son sang lui livrant une sourde bataille,
Sans que notre égoïsme, implacable tenaille,
Tordît ses reins brisés?

Sans qu'un histrion vil, à cheval sur la phrase,
Crevât comme un cerceau les nimbes que l'Extase
Déployait devant lui ?
Sans que l'Envie, au bord de son sentier assise,
Étouffât sa parole ainsi qu'une main brise
Un luth dans son étui ?

Que n'avait-il vécu, laissant sa poésie
Se mirer dans les eaux de sa chère Voulzie !
Que n'avait-il cherché
Parmi les verts buissons arrondis en chapelle
Les songes fugitifs, ces beaux oiseaux dont l'aile
Un jour l'avait touché !

Insouciant, les doigts rouges du sang des mûres,
Que n'avait-il sans cesse écouté les murmures
Du vent dans les ravins !
Frère des papillons, conseillé par l'abeille,
Que n'avait-il toujours cueilli dans sa corbeille
Les roses de Provins !

Alors il n'eût jamais senti dans sa poitrine
La Douleur enfoncer sa profonde racine
Qui déchire le cœur ;
Et le frais souvenir de la terre natale
Ne l'eût pas poursuivi dans la foule banale
Avec un cri moqueur.

Sans chef et sans drapeau, sans consigne et sans règle,
Il ne se serait pas heurté dans son vol d'aigle
Au silence obstiné
De ces pauvres nains, durs au grand siècle où nous sommes,
Dont un seul de ses chants aurait fait de grands hommes,
S'il le leur eût donné;

Qui, n'ayant plus dans l'âme une goutte de sève,
Le raillaient d'avoir fait se lever dans son rêve
L'orgueil des lauriers verts;
Et qui tous auraient pu se coudre au dos une aile
Des plumes qu'arrachait la tempête éternelle
A l'aile de ses vers!

Prison de Tours, octobre 1874.

XV

L'ART ET LA FOULE

I

Comme ces fleurs qu'on emprisonne
Et que le maître seul moissonne,
Loin du regard des importuns,
L'art, qui n'appartient à personne,
Ne fleurit que pour quelques-uns.

Ce n'est pas pour toi, prolétaire!
C'est pour les heureux de la terre
Que l'angélique Raphaël
Allait à travers le mystère
Voler des madones au ciel!

C'est pour eux que le doux Corrège
Eut l'ineffable privilège
De peindre ces divins enfants
Qui posent sur des seins de neige
Leurs beaux petits doigts triomphants :

C'est pour eux que les brises folles
Bercent la conque des gondoles
Dans les Venises de Guardi
Et qu'on entend les barcarolles
Y flotter dans l'air attiédi :

Pour eux que votre joue est fraîche
Et s'arrondit comme une pêche,
O mignons Amours, ô bambins
Armés de l'arc et de la flèche,
Blondes grappes de chérubins !

Pour eux que Vernet aux cordages
Se fait lier quand les orages
S'amoncellent sur son vaisseau ;
Pour eux que s'ouvrent les corsages
Des belles dames de Wateau ;

Pour eux que la leste Dryade
Court sous les saules en arcade

Dans les peintures de Lancret;
Pour eux que tu prends, Van Ostade,
Ton idéal au cabaret!

Pour eux qu'avec leurs cornes blanches
Les bœufs noirs se prennent aux branches
Dans l'œuvre de Rosa Bonheur;
Pour eux, Rembrandt, que tu te penches
Sur la pipe d'un vieux fumeur !

Pour eux, ô peintres de marines!
Que les luisantes couleuvrines
Se mirent dans les flots dormants:
Pour eux que s'enflent les narines
Des fiers chevaux de Wouvermans;

Pour eux, Courbet, que ton génie
Découvre l'auguste harmonie
Du Beau dans la Réalité!
Pour eux que Delacroix manie
Un pinceau trempé de clarté;

Pour eux que, sous une tonnelle,
La Muse de Téniers se mêle
Aux villageois, hardis danseurs,
Et pour eux que Van Dick dentelle
Les collerettes des seigneurs!

II

O resplendissantes peintures!
O violon plein de murmures
Sous l'archet de Paganini!
O frissonnantes ciselures
De Benvenuto Cellini!

O colonnades magnifiques!
O Parthénons! ô vieux portiques!
O foule auguste des héros
Dont se dressent les fronts épiques
Dans le marbre blanc de Paros!

O volutes douces à l'âme
Comme le regard d'une femme!
O bronze par le temps noirci!
O baisers que donne la flamme
A l'argile de Palissy!

O vision qui fait connaître
A l'être la grandeur de l'être!

9.

O divin spectacle de l'art,
Qui nous eût rapprochés peut-être,
Si tous en avaient eu leur part!

III

Encore quelques fières cimes,
Encore quelques bleus abîmes
Perdus pour l'œil du genre humain!
Encore quelques fronts sublimes
Touchés par une seule main!

Encore quelques hyménées
Du Grand et du Beau condamnées
A s'épanouir à l'écart!
Encore quelques clefs tournées
Dans la sainte porte de l'Art!

Et les heureux, cachant les toiles
Des maîtres derrière les voiles
De leurs palais aux murs profonds,
S'en iront voler les étoiles
Pour les clouer à leurs plafonds.

Prison de Tours, juin 1875.

XVI

LES DEUX CHARITÉS

Tant que par le Mal effroyable
Les esprits seront obscurcis :
Tant qu'autour de la même table
Nous ne nous serons pas assis;
Tant que nous ne serons pas frères;
Tant que le groupe des Misères
Pèsera sur l'être accablé;
Tant que l'Enfant, l'Homme et la Femme
N'auront que des stupeurs dans l'âme
En voyant se lever le blé;

Tant que la Justice éternelle,
Planant dans les cieux infinis,
N'aura pas étendu son aile
Au-dessus des peuples unis;

Tant que dans notre langue humaine
Nous aurons ces deux mots de haine :
Ignorance et Mendicité;
Tout passant qui porte la lyre,
Pensif, aura le droit de dire :
La charité! la charité!

La charité pour la mansarde
Où les enfants sont mal couverts!
Pour le vieux toit qui se lézarde
Sous la morsure des hivers!
Pour ces inconsolables filles
Dont l'honneur tombant en guenilles
Au fond d'un bouge est outragé!
Pour tous ceux que le sort déchire!
Pour ceux qui ne savent pas lire
Et pour ceux qui n'ont pas mangé!

Le peuple a faim de deux manières
Depuis qu'on l'a fait souverain :
La privation des lumières
Ronge autant que celle du pain.
Le corps affamé, l'homme râle;
Mais il est une mort morale
Qui tue et qui laisse vivant
Celui dont la tête inclinée
Est de l'aube au soir condamnée
A ne renfermer que du vent.

L'homme sans pain est implacable :
C'est pour cela qu'on a nommé
Du même nom de misérable
Le scélérat et l'affamé.
L'âpre banni de la Science,
Traînant partout son ignorance
Comme le forçat son boulet,
Sur sa route que l'ombre ferme
A forcément en lui le germe
D'un assassin ou d'un valet.

Ah! si nous voulons que les villes
N'entendent plus monter dans l'air
Le tocsin des guerres civiles
Avec sa grande voix de fer;
Si nous voulons tuer les haines
Au creux des poitrines humaines;
Si nous voulons, Société!
Qu'un progrès calme te délivre,
Donnons le pain, donnons le livre :
Donnons la vie et la clarté!

Ayons la force et la clémence!
Accueillons les infortunés,
Qu'ils soient, dans la misère immense,
Des ignorants ou des damnés!

Chassons des frontières du monde
L'horrible Injustice qui gronde !
Délivrons si bien le souffrant,
Traquons si bien la vieille louve
Qu'à la fin chacun de nous trouve
Plutus moins riche, Hugo plus grand!

Prison de Tours, juillet 1875

LIVRE TROISIÈME



LES PÉCHÉS DU CANDIDAT

LES PÉCHÉS DU CANDIDAT

AU LECTEUR

Être candidat, quel supplice !
Les petits journaux du matin
Vous traitent d'abord de Jocrisse,
Finalement de libertin.

L'enfant qui tette sa nourrice
Passerait, le fait est certain,
Pour être un peu de la police,
S'il se présentait au scrutin.

Quant à moi, candidat indigne,
En dépit des feuilles de vigne
J'avais écrit des vers lâchés.

Là-dessus, bourrasque et tonnerre...
Mais, ô lecteur, sois débonnaire :
Je t'abandonne mes péchés!

Octobre 1884.

I

LE CAFÉ VIVAUX

(CROQUIS MARSEILLAIS)

Les yeux éteints, la face morte,
Un grand diable de Pierrot blanc
S'étire les bras sur la porte,
Ricane, rit ou fait semblant.

Une tête de bois énorme
— La tête d'un nègre aviné —
A l'air de critiquer la forme
De ce Pierrot mal dessiné.

Sur une ardoise les programmes
Sont burinés : on entendra
Chanter Monsieur Paul et Mesdames
Lanturlurette et Fédora.

Pour voir ce qu'on fait sur la scène
Dans l'indécence des froufrous,
Les gamins à l'allure obscène
Ont à la porte fait des trous.

Entrez et regardez! Les mousses,
Fiers, à quatre épingles tirés,
Roulent gravement sous leurs pouces
Leurs immenses chapeaux cirés.

Dans l'encadrement d'une stalle,
Un athlétique loup de mer,
Avec un gros sourire, étale
Une femme qu'il paya cher.

Les filles, la robe évasée,
Les bras nus, les cheveux tombants,
La jambe effrontément posée,
Allongent leurs pieds sur les bancs.

On entend ces cris : « L'Espagnole
Est-elle toujours chez Anna ?
— La Juive est-elle encore folle
Du carabin qui la soigna ? »

Le décor est pesant et sale;
Ces dames attendent leur tour
Sur la scène, au fond de la salle
Étroite et chaude comme un four.

Chaque fois qu'une d'elles chante,
Les spectateurs deviennent fous,
L'applaudissent comme une amante,
Font sur elle pleuvoir des sous.

On a vu, dans ces lourds dimanches
Pleins de l'oubli du sort amer,
Des marins jeter sur les planches
Tout l'argent gagné sur la mer.

Puis quand elle a chanté sa chose
Et souri peut être à quelqu'un,
La pauvre chanteuse dépose
Les sous dans un coffret commun.

Or, tout à côté, dans la rue,
La lanterne aux rouges carreaux
Fait aux yeux de la foule accrue
Resplendir les gros numéros.

II

LE JOUEUR D'ACCORDÉON

Frère chétif des cigales,
Il va, le petit Léon,
Le front lourd, les lèvres pâles,
Avec son accordéon.

Dans les quartiers où la honte
Naît du lubrique baiser,
Les filles lui disent : « Monte.
Et tu nous feras danser! »

Et, sans rougeur sur la joue
Se sentant de la maison,
L'enfant monte; puis il joue
Son air et dit sa chanson.

Sous ses doigts tremblants et frêles
L'instrument triste et moqueur
Fait entendre ces sons grêles
Qui vous vont tout droit au cœur.

La valse pleure, la note
Qui tout à l'heure semblait
Rire et voltiger, sanglote
Dans les hoquets du soufflet.

Les paupières demi-closes,
Blêmes, l'impudeur au front,
Dans l'égarement des poses
Les femmes dansent en rond.

Et chaque fois qu'une d'elles
Passe à côté de l'enfant,
Il se dit : « Qu'elles sont belles! »
Puis, son petit cœur se fend :

Sa poitrine se soulève;
Il boit fiévreusement l'air;
Et l'on devine qu'il rêve
Quelque poème de chair.

III

LE JOLI MOUSSE

Il rit de se sentir aimé;
Il parle avec une voix douce.
Les vieux marins l'ont surnommé
Le joli mousse.

Dans les voyages au long cours,
— Que d'ennuis un voyage entraîne! —
L'aumônier lui fait des discours
Et le traite en petite reine.

On dirait, tant il est mignon,
Qu'il va se casser quand il tousse.
Il est haut comme un champignon,
Le joli mousse.

Parfois il rôde sur le pont,
Disant des choses peu gentilles.
Quand on le sermonne, il répond
Que le sermon déplaît aux filles.

Il ne met pas dans un étui
Sa langue leste et sa frimousse.
Comme on voit bien qu'il est chez lui,
        Le joli mousse!

Tel que Gavroche au cabaret,
Il chante tonton et tontaine;
Mais, dès que le soleil parait,
Il fait le lit du capitaine.

Avec son petit corps usé,
Avec sa chevelure rousse,
Il a l'air d'un ange blasé,
        Le joli mousse.

Et pourtant il mérite, hélas!
La pitié du penseur austère :
Il ne sait pas lire, il est las
Du métier qu'il fait sur la terre.

Ses pauvres petits yeux sont pleins
D'on ne sait quelle clarté douce...
Riez, matelots! moi je plains
Le joli mousse.

IV

LA DANAË DU TITIEN

Elle est là, belle et toute nue,
La blanche maîtresse du dieu.
L'or pleut en déchirant la nue
Radieuse et couleur de feu.

Vierge qui se révèle femme,
Danaë se défend en vain :
Tout son corps étonné se pâme
Sous le ruissellement divin.

Elle s'abandonne, éperdue,
Le front pesant, l'œil égaré :
Et sa cuisse ronde est tendue
En un frémissement sacré.

Dans ce crépuscule de songe,
Qu'ignorent nos regards bornés,
Sa main droite pend et s'allonge
Au bord des coussins inclinés.

Cette main flottante, indécise,
Faite de clarté, d'ombre et d'air,
Est dans son harmonie exquise
Tout le poème de la chair.

Elle a des moiteurs idéales,
Elle se livre, elle consent,
Et tout le long de ses doigts pâles
Le frisson inconnu descend.

Avec sa fière mignardise,
Le poignet, ceint d'un bracelet,
Au bras replié s'harmonise
Dans de vagues blancheurs de lait.

Le dos, étalant la souplesse
Voluptueuse du contour,
Sur les tissus froissés se laisse
Dompter par l'implacable amour.

La lèvre adorablement close,
Où le souffle semble endormi,
A le sourire d'une rose
Qui s'épanouit à demi.

La joie intérieure éclate,
Le front rayonne de plaisir,
Et la narine se dilate
Dans l'effarement du désir.

Tout est pantelant, tout se donne,
Et chaque fibre de ce corps
Avec le Dieu qui l'emprisonne
Se fond en suaves accords.

Au fond, la tunique splendide,
D'un beau rouge de vermillon,
Se plisse, auguste chrysalide
De ce merveilleux papillon.

Au loin, s'étend la ligne pure
Des monts verdoyants et des cieux;
Et l'on sent bien que la Nature,
Argos, l'Olympe avec ses dieux,

Les Faunes au rire sonore.
Le Zéphire, enfant de l'éther,
Raconteront longtemps encore
L'amour du divin Jupiter.

V

LE PEIGNOIR

Il est délicieux de voir
Dans une chambre ensoleillée
Une jeune femme en peignoir,
Toute pâle, à peine éveillée.

Le peignoir un peu polisson,
Cachant mal des coins de chairs blanches,
Roule avec un vague frisson
Autour de la gorge et des hanches.

Il dessine amoureusement
Les doux contours, la forme exquise,
Et montre dans un creux charmant
Les dentelles de la chemise.

La souple cambrure des reins
Sous l'étoffe en vain se dérobe;
Et le cou laisse voir des grains
De beauté que cachait la robe.

Le tissu, mollement frôlé
Par les longs cheveux en torsade,
Met autour du bras potelé
Une lumineuse cascade;

La jambe laisse sous les plis,
Espèce d'onde aérienne,
Deviner les contours polis
De la cuisse marmoréenne:

Et dans la chanson des froufrous,
Dans le doux vol des clartés blondes,
On songe aux vagues duvets roux
Sous le gras des épaules rondes.

VI

LE GRAIN DE BEAUTÉ

Sur le cou penché de l'amante,
Un fantasque grain de beauté
Étale sa rondeur charmante,
Son joli poil tout frisotté.

Dans les splendeurs de la chair grasse,
L'harmonieux et fin bouton
S'épanouit avec la grâce
D'un tout petit bout de téton.

Le poil, exquise et folle chose,
A l'air d'avoir été frisé
Par la belle menotte rose
De quelque Amour un peu rusé.

Si bien qu'à le voir dans sa gloire,
On rêve au mystère caché
Sous la profonde touffe noire
Qui faisait sourire Psyché.

VII

LA SIESTE

Dans les bras d'une grande chaise,
Qui sous son corps va s'allongeant
Avec des lueurs de fournaise
Au bout de ses franges d'argent ;

Dans la tremblante clarté fauve
Qui, comme un reptile, se tord
Le long des tapis de l'alcôve,
Elle fait la sieste, elle dort.

Est-ce un amant qui l'a portée
Dans le nid soyeux des coussins,
La gorge ainsi décolletée
Jusqu'à la floraison des seins ?

Elle est si charmante, si belle
Qu'on la regarde, ensorcelé
Par le petit bout de dentelle
Qui flotte à son bras potelé.

Sa lèvre, qu'effleure un sourire
Plein d'un mystérieux attrait,
S'ouvre doucement et respire
Comme une rose qui vivrait.

Les jambes, un peu relevées,
Raillant le jupon mal baissé,
Étalent les formes rêvées
Sous le peignoir un peu froissé,

Qui, le long de la cuisse ronde,
Roule avec ses plis fins et doux
Une espèce de vague blonde
Dans l'écartement des genoux.

VIII

L'ATTENTE

La lampe veille, l'âtre flambe.
Madame attend son bien-aimé,
Les pieds sur un coussin, la jambe
Hors du long peignoir mal fermé.

Pour peu que l'air batte la porte,
Elle jette un coup d'œil furtif
Vers la pendule que supporte
Un satyre au geste lascif.

Au dehors, un ciel de novembre
Où l'or des étoiles pâlit.
La chaleur douce de la chambre
Fait craquer les planches du lit.

Ses seins, montant comme deux vagues,
S'enflent sous le tissu léger ;
Autour d'elle, des baisers vagues
Semblent doucement voltiger.

Elle pâlit, en proie aux fièvres
De l'amour, aux désirs brûlants ;
Et déjà monte sur ses lèvres
L'humidité des baisers lents.

IX

LES CHEVEUX

Avec leurs cascades menues,
Les cheveux roulent, laissant voir
La rondeur des épaules nues
Sous leur flot transparent et noir.

La soyeuse boucle arrondie,
S'attisant au souffle de l'air,
A comme un reflet d'incendie
Dans les tons roses de la chair.

Les tresses, les petites tresses,
Desserrant leurs poils frisottés,
Sont ruisselantes de caresses,
De parfums et de voluptés :

Car l'alcôve muette et sombre
Leur a fait boire, loin du bruit,
L'inexprimable baiser d'ombre
Qui flotte en la profonde nuit.

Il semble que la chevelure,
Chaude des effluves d'avril,
A pour la chair splendide et dure
Un amour étrange, subtil :

Que dans la chute de ses vagues
Pleine de mystiques accords,
Elle a des lubricités vagues,
Devant les blancs contours du corps,

Et qu'elle voudrait, dans la gloire
Des astres d'or et des soleils,
Le couvrir de sa splendeur noire,
De la tête au bout des orteils.

X

LES SEINS

Dans la mystérieuse alcôve,
Où sur les murs tendus de vert
Le jour met une teinte fauve,
Elle dort, le corset ouvert.

Voyez! — Hors de la cage étroite
La gorge bondit, faite au tour,
Dure, mignonne, ronde, droite,
Dans les voluptés du contour.

Les seins égaux, beautés jumelles,
Doux frères l'un à l'autre unis,
Se rapprochent comme les ailes
Des tourterelles dans les nids.

Les deux boutons, tendant leurs pointes
Toutes prêtes à se croiser,
Au-dessus des deux sphères jointes
Ont l'air de vouloir se baiser.

Dans le vague frisson des choses,
Dans les promesses de l'amour,
Ils sont roses comme les roses,
Avec un cercle d'ombre autour;

Et l'effort qu'avec tant de grâce
Ils font dans le rythme des plis
Creuse une belle fente grasse
Entre les seins durs et polis.

XI

LA VEILLEUSE

La veilleuse, étoile discrète,
Met sous les rideaux, blanc décor,
On ne sait quelle clarté faite
Avec de la poussière d'or.

Cela flotte, espèce de nue
Aux contours vagues et tremblants
Au-dessus de la beauté, nue
Dans le désordre des draps blancs.

Car voici les nuits chaudes, lourdes,
Où le rêve, lutin subtil,
Fait hors des draps aux vagues sourdes
Jaillir les splendeurs du nombril.

Suspendue à sa triple chaîne,
La veilleuse éclaire les seins
Battant le rythme de l'haleine
Dans le tumulte des coussins.

Sur les ourlets de la chemise
Relevée autour des flancs ronds
La lumière blonde se brise
Comme un flot sous les avirons.

Mais vite elle descend et plonge,
Mordant de baisers défendus
La jambe ferme qui s'allonge
Dans l'orgueil des jarrets tendus.

XII

LES BOTTINES

Sous les larges robes froissées
Qui pendent, mêlant leurs plis longs,
Les deux bottines, délacées,
Se dressent sur leurs fins talons.

Dans le frisson des mousselines
Glissant du lit sur le parquet,
Elles se dressent, les bottines,
Avec un petit air coquet.

Déjà dans la tige élancée,
Autour de l'ourlet indiscret,
La cheville semble pressée,
Un bout de la jambe apparait;

Et pour peu qu'on lâche la bride
Au songe rose et défendu,
On croit voir le mollet splendide,
Tout rond dans le bas bien tendu.

XIII

LA LECTURE

Toute seule dans son grand lit,
Fraîche comme une fleur éclose
Aux baisers d'avril, elle lit
Un joli petit livre rose.

Détail coquet, charmant et fou :
La pose qu'elle prend pour lire
Lui fait un pli gras dans le cou,
Un de ces plis qui semblent rire.

De temps en temps, le front penché
Vers l'abat-jour bleu de la lampe,
Elle cherche le sens caché
Dans les caprices d'une estampe.

Le coussin se creuse, tout rond,
Derrière son épaule nue,
Et met autour de son beau front
Une transparence de nue.

Or, pendant que son doigt léger,
Effleurant le fermoir de cuivre,
Fait l'un sur l'autre voltiger
Les feuillets du tout petit livre,

On devine sous les draps blancs,
Nid des voluptés ignorées,
Le gonflement sacré des flancs,
Le frisson des cuisses serrées.

XIV

LA CIGARETTE

Avec l'air d'un enfant qui boude,
Charmante, mignonne, les seins
Hors de la chemise, le coude
Enfoncé dans les grands coussins,

Baissant et relevant la tête,
Les yeux voilés, le geste lent,
Elle fume une cigarette,
Faite avec l'exquis Maryland.

La fumée odorante et fine
Voltige dans l'éther subtil
Comme un lambeau de mousseline
Qui s'éparpille fil à fil.

Les flocons blancs, les jets rapides,
Se cherchant, se brisant entre eux,
S'échappent des lèvres humides
Dans de longs zigzags vaporeux,

Glissent avec des reflets d'ambre
Sous les rideaux profonds et lourds
Et se déroulent dans la chambre
Comme des rubans de velours.

XV

L'ÉDREDON

L'édredon s'arrondit, ondule
Comme une vague de satin,
Avec ses franges en virgule,
Rouges des lueurs du matin.

Au bord de la guipure fine,
Un adorable petit front
Sur l'oreiller blanc se dessine,
Encadré dans un bonnet rond.

Le duvet, plus léger qu'un rêve,
Tout chaud d'un étrange baiser,
S'enfle mollement, se soulève,
Comme s'il craignait de peser

Sur la gorge mignonne, exquise,
Sur le fin contour du genou,
Et sur les plis que la chemise
Fait autour des lignes du cou.

XVI

LES DRAPS DE SATIN NOIR

La peau par le désir léchée,
Belle, impure, terrible à voir,
Toute nue, elle s'est couchée
Entre les draps de satin noir.

Puis, avec son petit pied frêle,
Elle a brusquement écarté
Le drap qui flottait comme une aile
Au-dessus de sa nudité.

Et maintenant elle s'admire,
Sous son cou repliant ses bras,
Blanche d'une blancheur de cire
Dans le reflet sombre des draps.

La lourde veilleuse d'albâtre,
Suspendue entre les rideaux,
Jette un rayon couleur de plâtre
Sur les lignes grasses du dos;

Et l'on croirait qu'un sortilège,
Un rêve, un songe vous fait voir
Le corps d'une femme de neige
Émergeant d'un flot souple et noir.

XVII

LA CHEMISE

Droite, roide, sans qu'un pli bouge,
L'autre chemise aux longs festons
S'étale sur l'édredon rouge,
Dans l'éclat bizarre des tons.

L'ourlet fleurit autour des manches;
Le col est prêt à recevoir
La visite des formes blanches,
Les deux seins nus, si beaux à voir.

Le front lourd, toute décoiffée,
Pâle, baissant un peu les yeux,
Elle attache ses doigts de fée
Au vêtement mystérieux,

Qui, dans sa descente profonde
Le long du corps souple et charmant,
Se plisse sous l'épaule ronde,
Découverte adorablement.

Devant le miroir trop sincère,
Elle se cache avec un bout
De la chemise qu'elle serre
Entre ses dents de jeune loup.

Mais, vain effort! peine inutile!
A côté des plis hasardeux
S'étale la rondeur subtile
D'une pomme coupée en deux.

Comme afin de chasser le rêve
Qui vient près d'elle voltiger,
Elle prend vite, elle soulève
La chemise au feston léger,

La chemise qui, toute blanche,
Attend de baiser à son tour
Les lignes vagues de la hanche,
Secret chef-d'œuvre du contour.

Sur sa tête, effleurée à peine,
Elle fait comme un flot mouvant
Ondoyer l'échancrure pleine
D'on ne sait quel prompt coup de vent.

Le dernier voile roule, roule,
Jusqu'aux reins flexibles et durs;
Les deux seins, dégagés du moule,
Pendent, pareils à des fruits mûrs.

Avec des blancheurs de colombe,
Dans un reflet éblouissant,
La chemise légère tombe,
Glisse descend, descend, descend,

Et fait rêver, dans le vertige
De sa chute qui bat les airs,
A quelque Vénus Callipyge,
Debout au bord des flots amers.

XVIII

L'ÉCHANCRURE

Oh! la folle! que cherche-t-elle
Dans sa chemise aux plis bouffants,
Aux bords festonnés de dentelle
Comme les robes des enfants?

Debout, dans sa blancheur de cygne,
Veut-elle admirer son beau corps
Où le poème de la ligne
Éclate en merveilleux accords?

Non : mais pendant qu'elle se penche,
Faisant parfois jusqu'au genou
Remonter la chemise blanche
Qui s'ouvre à la hauteur du cou.

On pourrait voir dans l'échancrure
Où voltigent ses petits doigts,
La poitrine puissante et dure,
Avec ses deux fraises des bois.

XIX

LA JARRETIÈRE

Madame, au bord du lit assise,
Tendant les bras, baissant le cou,
Le corset ouvert, la chemise
Chiffonnée autour du genou,

Relevant quelque peu la jambe
Sous la cascade des ourlets,
Fait devant le foyer qui flambe,
La toilette de ses mollets.

Voyez! chaque fois qu'elle penche
La tête, en allongeant les bras,
Tout un poème de chair blanche
Se révèle dans les plis gras.

Quel doux tableau! quel fin chef-d'œuvre!
Le dos rond, où flotte un lacet,
A des torsions de couleuvre,
Dans les étreintes du corset.

Avec de beaux reflets de braise
Les jarretières de velours
Pendent au dossier d'une chaise,
Sur les jupons raides et lourds.

Dans cet adorable désordre
Les yeux se dilatent, plongeant
Sous les bas tirés qu'iront mordre
Les petites boucles d'argent.

XX

LE CORSET DE PEAU

Les yeux noyés d'ombre, un peu lasse,
Des plaisirs de la nuit, le front
Encore tout pâle, elle lace
Le corset fin sur son dos rond.

L'aube avec des lueurs de forge
Glisse à travers les rideaux blancs,
Dorant les ampleurs de la gorge
Et le vague contour des flancs.

Étui charmant, mode discrète,
Le corset souple, rose, clair,
Avec des parentés de bête
Envahit lentement la chair.

Les lacets, montant vers la hanche,
Le long des bordures de crins,
Laissent voir des coins de peau blanche
Dans l'emprisonnement des reins.

La gorge éblouissante, haute,
S'arrondissant, se soulevant,
Au bord de l'échancrure saute
Comme une vague sous le vent.

La pression gonfle, dessine,
Fait effleurer par l'œil subtil
Les duretés de la poitrine,
Les plis pudiques du nombril ;

Et le corset plein de souplesse
Semble, sous le lacet qui pend,
L'écaille d'or d'une déesse
Qui serait à moitié serpent.

LIVRE QUATRIÈME



POUR LES BÉBÉS

POUR LES BÉBÉS

I

LA RONDE DU MOULIN

Mon moulin, tu n'es pas à vendre;
On vient te visiter pourtant;
Nous aimons tous tant à t'entendre
Et ton tic-tac est si tentant!

Pour moi, j'ai le cœur tout en fête
Tant que ta meule moud du grain :
Imitez, ô ma chansonnette,
Les bruits de mon joli moulin!

La brise sur ses eaux jaseuses
Vient chuchoter dans les roseaux
Et se mêle sous les yeuses
Au doux gazouillis des oiseaux.

Tantôt j'écoutais sa clochette
Tinter un tintin argentin :
Imitez, ô ma chansonnette,
Les bruits de mon joli moulin !

Tourne, tourne, tourne encor, roue!
Marteau, pends, pends, pends en frappant!
Toi, courroie, où l'arbre se noue,
Glisse en sifflant comme un serpent!

J'ai ce tapage dans ma tête :
Tic-tac, pan-pan, tan-tan, tin-tin!
Et j'ai fait une chansonnette
Des bruits de mon joli moulin.

Moulin du Castellet, mars 1876.

LA PETITE CHANTEUSE

Hier, on me dit : « Voulez-vous
Laisser entrer cette petite
Qui, pour récolter quelques sous,
Dans les maisons chante ou récite? »

Et la petite entra. C'était
Une enfant de quatre ans à peine.
Tout son pauvre corps grelottait
Dans un méchant haillon de laine.

Ses bas retombaient sur ses pieds;
Le froid avait mordu sa bouche,
Et ses grands yeux mal essuyés
Avaient une douceur farouche.

Sinistre lâcheté du sort !
Pauvre mignonne créature !
A ses genoux flottait le bord
D'un rude cotillon de bure.

Elle avait cet air triomphant
Et doux d'une petite femme.
On aurait dit le spectre enfant
De la vieille Misère infâme.

Novembre 1876.

III

LE GOUTER DES ENFANTS

Quel trésor pour cette famille
De fiers et loyaux travailleurs!
Le garçon a dix ans; la fille
Aura sept ans au mois des fleurs.

Leur mère, étant du peuple, est bonne
Et les aime, sans les gâter;
Mais tous les jours elle leur donne
Le petit sou pour le goûter.

Alors, bambins qu'un rien égaye,
Gazouillant le long du chemin,
Serrant la pièce de monnaie
Dans leur toute mignonne main,

Se tenant tous deux par la manche,
Évitant les coins encombrés,
Ils vont vers les maisons en planche
Où l'on vend des gâteaux dorés.

Un de ces derniers jours, leur mère,
Pensive, les suivit des yeux,
Ayant au cœur quelque chimère,
Quelque trouble mystérieux.

Elle les vit, tournant la tête,
Regardant bien, tendant le cou,
S'approcher de la maisonnette
Sans dépenser leur petit sou.

« La chose n'est pas naturelle.
Quoi! l'on boude aux goûters sucrés?
Je saurai tout, murmura-t-elle,
Aussitôt qu'ils seront entrés. »

Ils entrèrent. « Que l'on s'explique,
Dit-elle, et qu'on soit diligent!
D'où venez-vous? — De la boutique.
— Qu'avez-vous fait de votre argent?

— Nous avons mangé des galettes
Et tout plein de bonbons très doux.
— C'est un mensonge que vous faites :
Allons, allons, expliquez-vous! »

Les deux enfants, la tête basse,
Dirent à leur mère en pleurant :
« Mère, accorde-nous notre grâce!
Tu sais, le travail n'est pas grand...

Notre père te l'a fait lire...
Des messieurs en parlaient entre eux...
Nous faisons une tirelire
Pour les ouvriers malheureux. »

Février 1877.

IV

LE BON HIVER

L'hiver est doux, la clarté pure
Envahit les cieux peu changeants :
Merci, bonne mère Nature,
Au nom des bêtes et des gens!

Les pauvres qui n'ont que des hardes
Pour se couvrir, quand vient l'hiver,
Ne seront pas, dans les mansardes,
Forcés de trouver le bois cher.

Les gentils oiselets qu'assiège
Le froid. hostile aux nids futurs,
Pourront, sans redouter la neige,
Battre de l'aile au creux des murs.

Les poètes, malgré Décembre,
Feront tinter les rimes d'or,
Comme s'ils avaient dans leur chambre
Un blond rayon de Messidor.

Les larves, sans être étouffées,
Attendront sous les durs sillons
Qu'avec la baguette des fées
Avril les change en papillons.

Les enfants qui vont à l'école
Tous les jours, par les grands chemins,
Chanteront mieux leur chanson folle
Et n'auront plus tant froid aux mains.

Puis, Noël, se mettant en route,
Viendra, bonhomme un peu cassé,
Et leur apportera sans doute
Plus de joujoux que l'an passé.

Décembre 1880.

V

L'ENFANT TROUVÉ

On venait de trouver un enfant dans la rue.
Curieux, me mêlant à la foule accourue,
Je voulus voir l'enfant trouvé.
Il ouvrait, tout surpris, sa petite paupière;
On l'avait sous la pluie, à côté d'une pierre,
Abandonné sur le pavé.

Ses regards étaient pleins de fixités étranges.
Une vieille disait : « Comment ces jolis anges
Peuvent-ils être un embarras? »
Autour de lui flottait une vague lumière.
La femme qui l'avait aperçu la première,
Le montrait, l'ayant sur les bras.

Il était couronné de belles boucles blondes;
Il était adorable avec ses jambes rondes
Que la jupe courte montrait,
Avec ses petits pieds qui remuaient, tout aises;
Et ses lèvres étaient rouges comme les fraises
Que l'on cueille dans la forêt.

D'où venait-il? Pourquoi le destin ironique,
L'offrait-il avant l'âge à la pitié publique?
Une femme avait-elle un jour
Pris au cœur de son père une place trop grande?
Et comme pour l'enfant qu'a chanté la Légende,
N'avait-on pour lui plus d'amour?

Le chômage était-il entré dans la famille?
Était-il quelque part né d'une pauvre fille?
Avait-il trop crié : « J'ai faim? »
Les stériles labeurs et la souffrance amère
Avaient-ils lentement désespéré sa mère?
N'avait-on pour lui plus de pain?

Et je me demandais quel crime ce doux être,
Avait contre les lois commis avant de naître,
Pour qu'il fût ainsi rejeté;

Pour qu'à l'heure où le riche aux passants se dérobe.
On l'eût trouvé blotti dans sa petite robe,
Sur un pavé de la cité.

Août 1881.

VI

CAVALCADE D'ENFANTS

L'amour est doux, la guerre est vile :
Plus d'égoïsmes étouffants !
J'ai vu défiler dans la ville
La cavalcade des enfants.

Oh ! l'admirable et sainte chose
Que d'assister à la gaîté
De toute cette enfance rose
Dans la splendeur d'un jour d'été !

Les hauts drapeaux noués en gerbe,
Découpant l'horizon vermeil,
Recevaient dans leur vol superbe
La mitraille d'or du soleil.

Les chars, tout constellés d'emblèmes,
Tout environnés de clarté,
Ressemblaient à de grands poèmes
En marche à travers la cité.

Que de petites jambes rondes!
Quelle dépense de couleurs!
Quelles grappes de têtes blondes
Dans le balancement des fleurs!

On eût dit que toutes les fées,
Tous les bons sylphes des berceaux
Portaient dans un nid de trophées
Les bébés, frères des oiseaux.

Et puis, on aurait dit encore,
Tant le rêve est charmant et pur,
Que la corbeille de l'aurore,
Désertant le limpide azur,

Était tout doucement venue
S'emplir, au bas des cieux dorés,
De toute la grâce ingénue
Des petits êtres adorés.

Si bien que les chars, ô merveilles!
O frissons des cœurs attendris!
Débordaient, vivantes corbeilles,
D'enfants parfumés et fleuris!

Un moulin offrait ses quatre ailes
Au baiser des vents étonnés,
Et vous grimpiez à des échelles,
O chérubins enfarinés!

Des bébés, recueillant les quêtes,
Arboraient des bâtons très lourds
Où pendait au-dessus des têtes
Une sacoche de velours.

Leurs tout petits poings sur les hanches,
A côté des faisceaux tremblants,
Des fillettes roses et blanches
Éperonnaient des cygnes blancs.

Les yeux gros, la face béate,
L'air pas du tout apprivoisé,
Un grand poupon en carton pâte
Pleurait son biberon brisé.

Tout fier de son plumet qui flotte,
Le torse droit dans le pourpoint,
Un soldat haut comme une botte
Caracolait, la lance au poing.

Autour du grenier d'abondance,
Représenté par un gâteau,
Des guerriers, marchant en cadence,
Escortaient un beau Méphisto.

A travers des jets de guipure,
Sous le profond ciel azuré,
Se dessinait la ligne pure,
Le contour du Berceau sacré.

En haut, dans les gouffres sublimes
Où le Vers ailé plane seul,
On entendait chanter les rimes
De Victor Hugo, grand aïeul.

Et moi, le servant des chimères,
Je sentais comme un flot vainqueur
Tout l'amour de toutes les mères
Me couler en plein dans le cœur!

Août 1882.

VII

PAYSAGE

Debout dans les horizons bleus
Où flotte une lueur dorée,
L'église avec sa tour carrée
Domine les toits anguleux.

Le clocheton, mitre de pierre
Où s'accrochent les bourdons sourds,
A travers ses petites tours
Vanne l'azur et la lumière.

Le vol joyeux des passereaux,
Le doux retour des hirondelles
Mettent des fourmillements d'ailes
Dans le blond reflet des vitraux.

Le coq mystique aux ailes closes,
Dédaignant l'inutile essor,
A l'air d'une virgule d'or
Qui se fondrait dans les cieux roses.

Au loin, un peuplier tremblant
Où le corbeau jacasse et loge.
La fine aiguille de l'horloge
Est noire sur le cadran blanc.

Autour des fuyantes croisées,
En des terrains couleur de grès,
Tout un défilé de cyprès
Descend des collines boisées.

Muse, tu vois des chalets peints,
Pareils à des châteaux de cartes,
Pour peu qu'en passant tu t'écartes
Des bas-fonds bordés de sapins!

Et tout là-bas, dans une gloire,
Au bord des cieux tout grands ouverts,
J'admire, entre les poteaux verts
Que fait trembler la balançoire,

Le front subitement vermeil
De mes enfants, douces fillettes,
Qui vont sur les escarpolettes
Tourbillonner dans du soleil.

Chaumont-en-Vexin, avril 1883.

VIII

LA TISANE

J'étais malade, je toussais,
J'allais devant moi, tout morose.
Les amis me disaient : « Tu sais?
Soigne-toi, l'homme est peu de chose. »

Devant cet arrêt net et sec,
Je buvais, en mes nuits troublées,
Une tisane faite avec
De petites fleurs étoilées.

Tout a pitié de la douleur,
Et la nature maternelle
Nous fait sourire par la fleur,
Nous fait aussi guérir par elle.

Le soir, quand on m'avait servi
Ma très poétique tisane,
Mariane avait l'œil ravi;
Car tout étonnait Marianne.

L'astre émergeant du ciel lointain,
L'été fleurissant la prairie,
Tout dans son babil enfantin
Se nuançait en rêverie.

Je traduis son étonnement :
Que voulait-on lui faire croire?
Les fleurs, c'était tout plein charmant;
Mais elles n'étaient pas pour boire!

Et puis, elle admirait un peu,
Le spectacle en valait la peine!
L'étrange reflet rose et bleu
Qui flottait dans la porcelaine.

Un soir, comme je lui montrais,
Avec mille caresses d'âme,
Les constellations, forêts
Dont chaque branche est une flamme,

Le bébé, soulignant du doigt
L'espace où nos yeux se hasardent,
Me dit : « Les étoiles qu'on voit,
N'est-ce pas des fleurs qui regardent ? »

Que faire ? Je ne suis pas sûr,
Tant j'idolâtre ma démence !
Que l'astre, environné d'azur,
Ne soit pas une rose immense :

J'ai toujours souhaité d'aller
Regarder la comète éclore
Comme on regarde s'étoiler
La petite fleur qu'avril dore ;

Et je me demande tout bas,
Au nez des bons bourgeois honnêtes,
Si les vastes cieux ne sont pas
Le grand jardin bleu des planètes !

L'enfant est pur, doux et profond.
« Oui, ma mignonne, répondis-je,
Les étoiles que tu vois sont
Des fleurs dont nul n'a vu la tige ! »

Je m'étais assis, tout songeur.
La nuit fauve et sans clair de lune
Mettait une vague rougeur
Tout autour de sa tête brune.

Elle réfléchit un moment,
Le front penché, les lèvres closes :
On eût dit que le firmament
Allait laisser pleuvoir des roses.

Je repris sur un ton câlin :
« Quand tu seras un peu plus grande,
Nous cueillerons là-haut tout plein
De jolis soleils en guirlande! »

Et, tandis que je regardais
Au bas de la voûte éternelle
L'horizon s'ouvrir comme un dais,
Tout criblé d'astres derrière elle;

Elle me dit, levant ses bras
Dans l'infini des cieux sans voiles :
« Je ferai, quand tu tousseras,
De bonnes tisanes d'étoiles! »

Avril 1883.

IX

LA CHANSON DES OUTILS

I

LE PETIT MARTEAU

Le marteau fait sa besogne
Dans un vacarme d'enfer.
Pan pan pan ! Il va dans l'air
Droit comme un vol de cigogne.
Sur le bois et sur le fer,
Petit marteau, cogne, cogne,
Cogne dur et sonne clair !

Toc! il semble qu'on arrache
Un bruit rauque et sourd d'un roc.
Toc toc! de bric et de broc,
Le bois rompt ou se détache.
Dans le toc-toc sec du choc,
Petit marteau, fais ta tâche,
Fais ta tâche, et toc toc toc!

Chaque fois qu'il tourbillonne,
Tappant, frappant un coup sûr,
Le toit, la vitre, le mur,
Tout retentit et tout tonne.
Par la porte, en plein azur,
Petit marteau, sonne, sonne.
Sonne clair et cogne dur!

Le marteau que le poing guide.
Toujours tapant et tapant,
A le zig-zag d'un serpent
Qui pend à travers le vide.
Quand la main va se crispant,
Petit marteau, sois solide,
Sois solide, et pan pan pan!

Le clou qu'il frappe et qu'il frappe,
Semble entrer dans de la chair;
Un tumulte est dans l'éclair
Qui du fer rougi s'échappe.
Sur le bois et sur le fer,
Petit marteau, tape, tape,
Tape dur et sonne clair!

Vlan vlan vlan! le marteau file,
Léger, subtil, aveuglant;
Et l'air qu'il troue en filant
S'élargit, cercle mobile.
A gagner le bon pain blanc,
Petit marteau, sois utile,
Sois utile, et vlan vlan vlan!

II

LA LIME

La lime d'acier, bien rayée
De fines dents toutes en long,
Polit, frotte, râcle, appuyée
Sur le fer maintenu d'aplomb;
Et tandis qu'en sa rude pince
L'étau l'emprisonne et le tord,
La lime grince, grince
Et mord.

Entre les doigts serrés de l'homme,
Elle plonge dans l'air béant,
Tout effilée, en pointe comme
L'arête d'un poisson géant.
Tout autour se déchire et flotte
Un strident et bizarre accord :
La lime frotte, frotte
Et mord.

Elle descend, monte, se traîne,
Tantôt tourmentant le contour,
Tantôt le mordillant à peine,
Avec une sorte d'amour.
Honte au mauvais outil qui bâcle
L'œuvre digne d'un lent effort!
La lime râcle, râcle
Et mord.

Le fer sous la multiple entaille
Reluit d'un bel éclat vermeil,
Comme si l'acier qui travaille
Suait des gouttes de soleil.
Le bloc dur s'arrondit, s'allonge
Avec des lignes d'ombre au bord :
La lime ronge, ronge
Et mord.

Puis, lorsqu'en retroussant ses manches
On a de l'outil diligent
Fait tomber les rognures blanches
Qu'on prendrait pour des grains d'argent,
Vite, vite, sur le fer mince
On s'acharne, on pèse plus fort...
La lime grince, grince
Et mord.

III

LA SCIE

L'aube avec sa pâle lueur
Met à la vitre une éclaircie.
Le scieur est tout en sueur :
Assis sur sa planche amincie,
Il scie, il scie encore, et scie.

Pour voir si la scie a scié
Le bois à la place choisie,
Il se tient le torse ployé.
Comme dans la planche amincie
Il scie, il scie encore, et scie!

Le coude va, vient, vient et va :
Le planchette n'est pas moisie!
Où sont les trésors qu'il rêva?
A travers la planche amincie
Il scie, il scie encore, et scie!

Il a bien aussi son souci;
La vie, absurde fantaisie,
Lui réussit couci-couci;
Mais, dam! sur la planche amincie
Il scie, il scie encore, et scie.

La scie avec ses dents d'acier
Mord la rainure dégrossie :
Qu'il soit las ou non de scier,
A travers la planche amincie
Il scie, il scie encore, et scie.

La scie a geint : un nœud est là,
Tordu dans la sève roussie.
Faites-moi donc sauter cela!
Et, pressant la planche amincie,
Il scie, il scie encore, et scie.

Le bois craque au contact des dents
Mâchant la sciure épaissie.
Quelqu'un souffre-t-il donc dedans,
Lorsque sous la planche amincie
Il scie, il scie encore, et scie?

La planche cède. Halte-là!
L'œuvre s'achève, réussie;
Il scie, il scie, et quand il a
Bien scié la planche amincie,
Il scie, il scie encore, et scie.

IV

LE RABOT

Pour que l'acier fin délie
Les nœuds du bois en passant,
Le rabot jaune et luisant
Cache une lame en saillie
Sous son ventre plat et long;
Le rabot fluet et lisse
Glisse et file, file et glisse
D'aplomb.

Il va, la route est marquée!
Enrubanné de copeaux

Qui se roulent en pipeaux
Autour de la main arquée :
Sans l'aide du fil à plomb
Le rabot prompt et docile
File et glisse, glisse et file
D'aplomb.

Sur la planchette enserrée
Voyez donc comme il fend l'air
Avec sa crète de fer
Qui penche, toute carrée!
Tout en large, tout en long,
Le rabot fluet et lisse
Glisse et file, file et glisse
D'aplomb.

L'outil sur le bois qui plie
Glisse encor, puis glisse encor :
Et dans la lumière d'or
La planche, à moitié polie,
A comme un doux reflet blond...
Le rabot prompt et docile
File et glisse, glisse et file
D'aplomb.

Mai 1883.

X

MAGALI

Oh! le destin, quel ravisseur!
Comme il reprend ce qu'il apporte!
Elle dort, l'enfant de ma sœur,
Elle dort parce qu'elle est morte.

Mignonne comme un bengali!
Délicate comme une abeille!
Elle s'appelait Magali.
La nôtre s'appelle Mireille.

A travers les temps hasardeux
Où le sort aveugle nous traîne,
Elles auraient eu toutes deux
Notre Provence pour marraine.

A l'âge où le vague idéal
Succède aux dernières poupées,
Leur première robe de bal
Les aurait ensemble occupées.

Dans la paix des grands arbres verts,
Sous le calme regard des mères,
Elles auraient relu les vers
De l'oncle, un chanteur de chimères.

En avril, quand le jour paraît,
Quand toute la terre est en fête,
La même rose leur aurait
Fait une petite risette.

Et nous, pris du besoin charmant
De fixer nos regards sur elles,
Nous nous serions dit doucement :
« Voyez donc comme elles sont belles! »

Juin 1883.

XI

L'OISEAU RECUEILLI

Il était une fois une petite fille,
En un hameau perdu dans le pays des loups.
Avec son cœur aimant, avec ses grands yeux doux,
Elle était le trésor de sa pauvre famille.
Elle habitait un burg à moitié démoli
Lonli.

Un matin elle vit, en ouvrant sa fenêtre,
La neige, linceul blanc déroulé par l'hiver.
Oh! le pauvre orphelin tremble, nu comme un ver.
Oh! les chers oiselets meurent de faim peut-être!
Un passereau frileux survint et lui parla
Lonla.

L'oiseau lui dit : « Bonjour, petite demoiselle.
J'ai bien froid, j'ai bien faim, hier mon père est mort.
Et la cruelle neige a comblé jusqu'au bord
Le creux d'arbre où la nuit je reposais mon aile. »
L'enfant donna son pain à l'oiseau recueilli
Lonli.

Et voilà que le temps redevint beau, la terre
Rouvrit son sein de mère aux oiseaux rassemblés;
Et le soleil, hâtant l'éclosion des blés,
Se mit à rire au creux de l'arbre solitaire.
L'oiseau remercia l'enfant et s'envola
Loula.

Un soir, quand l'autre hiver fut venu, la fillette
Traversait le bois plein de bruits mystérieux.
Un loup bondit sur elle en ouvrant ses gros yeux;
Et la petite eut peur, étant toute seulette...
Mais jamais un bienfait n'est tombé dans l'oubli
Lonli.

Le loup lui dit : « Ma belle, il faut que je te mange !
Quand la froide saison nous aiguise les dents,
Les enfants qui s'en vont tout seuls sont imprudents. »

Elle lui répondit : « Je retourne à la grange.
O messire le loup, ne faites point cela ! »
Lonla.

Tout juste en ce moment, sur le tronc d'un vieux saule,
Le gentil passereau s'abattait, triomphant.
Il entendit le loup, il reconnut l'enfant ;
Et le petit oiseau vola sur son épaule.
Puis il chanta : « Prends garde! elle m'a recueilli! »
Lonli.

« Paix, drôle! dit le loup, il faut que je la mange. »
Alors l'oiseau, serrant le bec et frappant fort,
Creva les yeux au loup et sauva de la mort
Celle qui dans la peine avait été son ange.
Et le loup, en hurlant de fureur, s'en alla
Lonla.

Septembre 1883.

XII

LA RONDE DES POUPÉES

Lorsque nos petites maitresses
Vont au bois avec leurs mamans,
Nous dénouons nos blondes tresses,
Nous nous parons de diamants;
Puis, nous recevons nos familles
Qui nous arrivent par les toits.
Petites filles,
Restez au bois!

Vous nous croyez bien endormies
Dans nos berceaux tendus de blanc :
Détrompez-vous, pauvres amies!
Le poupon dort ou fait semblant.

C'est si bon de franchir les grilles
Et de chanter à pleine voix !
Petites filles,
Restez au bois!

Sitôt que pour suivre vos mères
Vous avez tourné les talons,
Nous feuilletons dans vos grammaires,
Nous gambadons dans les salons.
Quand vos frères laissent leurs billes,
Quel beau vacarme entre nos doigts!
Petites filles,
Restez au bois!

Nous nous servons en bébés sages,
Pour manger des gâteaux très doux,
Des assiettes de vos ménages,
Tout juste assez grandes pour nous.
Pierrot nous offre des pastilles
Dans une coquille de noix.
Petites filles,
Restez au bois!

Chacune, avec l'air d'une reine
Qui va présider un congrès,

Pose ses pieds de porcelaine
Sur le velours des tabourets:
Et l'on rit aux farces gentilles
Des poupons contant leurs exploits.
Petites filles,
Restez au bois!

Le nez d'Arlequin étincelle.
Les Guignols, se croyant très beaux,
Tirent eux-mêmes leur ficelle
Et font sonner leurs grands sabots.
Nous jetons en l'air nos résilles,
Nous dansons toutes à la fois.
Petites filles,
Restez au bois!

Les lapins blancs, la tête droite,
Cognent la peau de leurs tambours;
Sur le couvercle de sa boîte
Un diable exécute des tours.
Landerirette joue aux quilles,
Landeri soulève des poids.
Petites filles,
Restez au bois!

Les pantins en bandes serrées,
Le front vermillonné, l'œil clair,
Avec leurs cymbales dorées
Font au logis un bruit d'enfer.
Nous nous essayons vos mantilles
Qui nous vont très bien quelquefois.
Petites filles,
Restez au bois !

Pareilles aux grandes personnes
Dont vous admirez le bon ton,
Nous chevauchons, en amazones,
Sur vos alezans de carton.
Nous mêlons même à nos quadrilles
Vos moutons laineux et sournois.
Petites filles.
Restez au bois !

Mais, le temps marche, l'heure sonne :
Vous entrez avec vos cerceaux
Qui donc faisait ce bruit ? Personne.
Nous dormons dans nos blancs berceaux.

Quand reverrons-nous nos familles
Qui s'en retournent par les toits?
Petites filles,
Allez au bois!

Septembre 1833.

XIII

LES FLEURS QUI VOLENT

Un jour une fée en démence
Égaya les merles siffleurs :
Voilà que dans le ciel immense
S'en allèrent toutes les fleurs.
Adieu, muguet et pâquerette
Landerirette!

Un lis voltigeait et chantait,
Bercé sur sa corolle fine.
Tandis que la rose partait,
Les papillons prirent racine.
Le pauvre jardinier pleura
Landerira.

Sans avoir l'air d'être étonnée,
Sans un regret pour le vieux mur,
La campanule chiffonnée
Carillonnait en plein azur.
Oh! redescends, verte clochette!
Landerirette.

Le bouton d'or, l'œillet tremblant,
Les petites avec les grandes,
Toutes les fleurs en s'envolant
Nouaient de fuyantes guirlandes,
Comme en un décor d'opéra
Landerira.

La pervenche qu'un souffle brise,
Les jasmins, les roses-pompons
Allèrent à travers la bise
Visiter les tristes Lapons
Qui n'ont jamais vu de fleurette
Landerirette.

Les papillons enracinés,
Tenant leurs ailes demi-closes,
Se regardaient, tout consternés

De la fuite étrange des roses.
De chagrin plus d'un expira
Landerira.

Avec leur lisse et fin corsage,
Dans l'effleurement des couleurs,
Ces gueux tombés en esclavage
Étaient jolis comme des fleurs.
C'est pour voler que l'aile est faite
Landerirette.

Un myosotis se souvint :
Il parla, n'osant plus se taire.
Deux fleurs, puis trois, puis dix, puis vingt,
Eurent le désir de la terre.
La violette soupira
Landerira.

A travers les steppes neigeuses,
Le petit myosotis bleu
Fut trouver les fleurs voyageuses
Qui le plaisantèrent un peu.
Mais elles revinrent en fête
Landerirette!

Qu'en direz-vous, merles siffleurs?
La fée en souriant fit grâce :
La terre fut rendue aux fleurs,
Le papillon reprit l'espace.
Toujours la rose fleurira
Landerira.

Septembre 1883.

XIV

LE BON VIEUX

Accours, ma blonde! accours, ma brune!
Venez toutes deux, mes enfants!
Car l'autre soir, au clair de lune,
Dans le bois où rôdent les faons,

Tout près de l'étang qui reflète
Les peupliers au vent courbés,
J'ai vu passer, oh! quelle fête!
Le bonhomme cher aux bébés.

Le givre qui tombe des branches
Émaillait de cristaux fleuris,
Couvrait d'un tas de guêpes blanches
Les plis droits de son manteau gris.

Par les sentiers, sous la feuillée,
Il s'en allait à petits pas,
Tout joyeux, la mine éveillée,
Comme s'en vont les grands-papas.

La neige, éparse sur la terre
Comme un déluge de clartés,
Gardait la trace solitaire
De ses jolis sabots sculptés.

Dans un manchon de poils de chèvre
Il enroulait ses doigts frileux;
Et l'Hiver au coin de sa lèvre
Plaquait de petits baisers bleus.

Sur sa pauvre échine voûtée,
Ses deux coudes dans les genoux,
Il portait toute une hottée
De galettes et de joujoux.

Tout autour de ses jambes grêles,
Pendaient à des nœuds de rubans
De splendides polichinelles
Qui renflaient leurs ventres tombants.

Que de largesses pour les mioches
Ouvrant leurs grands yeux étonnés !
On voyait sortir de ses poches
De beaux pierrots enfarinés.

J'admirais toute cette gloire,
Tout ce brouhaha de poupons
Montrant leurs petits pieds d'ivoire
Sous la dentelle des jupons,

Toute cette aube souhaitée,
Tout ce fantastique trésor
Qui rayait la nuit argentée
Avec des tons de cuivre et d'or.

« Bonhomme, où vas-tu ? m'écriai-je.
— Les innocents sont mes amis :
Je leur porte à travers la neige
Les joujoux qu'on leur a promis. »

Et c'est pour cela que mes filles,
Double espoir de mon cœur profond,
Souriantes, roses, gentilles
Comme deux amours qu'elles sont,

La cadette suivant l'aînée,
Toutes deux quittant l'oreiller,
Dès l'aube, sous la cheminée,
Tout près de leur petit soulier,

Trouveront, ô matin prospère!
Une poupée aux yeux charmants
Dont moi je serai le grand-père,
Puisqu'elles seront ses mamans!

Décembre 1883.

LIVRE CINQUIÈME



AU HASARD DU RÊVE

AU HASARD DU RÊVE

I

LE SOCIALISME DU BLÉ

L'aube rayonnait sur les cimes.
Comme j'allais, le cœur troublé,
Songeur, faisant la chasse aux rimes,
Je passai près d'un champ de blé.

Un épi trempé de lumière,
S'avançant au bord du chemin,
Levait sa tête lourde et fière
Juste à la hauteur de ma main.

En proie à l'éternel vertige,
L'homme le meilleur fait le mal.
Cet épi dormant sur sa tige,
Je le coupai d'un doigt brutal.

Mais, à son tour dressant la tête,
Un épi voisin me parla :
« Poète, me dit-il, poète!
C'est un crime que tu fais là!

Quoi! ne sais-tu pas que nous sommes
Les épis, les beaux épis d'or,
Qui font dans les veines des hommes
Couler le sang de messidor?

Ne sais-tu pas que ce brin d'herbe,
Par ta stupide cruauté
Arraché d'avance à la gerbe,
Est un morceau de pain jeté?

Ne sais-tu pas que sur la terre
Où l'idéal lutte sans fin,
Le misérable prolétaire
Peut encore mourir de faim?

Qu'avez-vous fait? Des républiques!
Qu'avez-vous renversé? Des rois!
Qu'êtes-vous? De grands politiques!
Qu'avez-vous gagné? Quelques droits!

Mais avez-vous le droit de vivre
Dans votre état républicain?
Et votre main qui vous délivre
A-t-elle à tous donné le pain?

Non! et tu viens, homme imbécile,
Maltraiter cet épi tremblant,
L'empêcher de vous être utile,
Le priver d'être du pain blanc! »

J'écoutais, n'osant pas répondre;
Mais depuis je songe souvent
Aux rhéteurs qui, pour nous confondre,
Sèment de grands mots dans le vent.

Et, cherchant en vain un grand rêve
Parmi les tribuns assemblés,
Je fais, quand l'aurore se lève,
Commenter Proudhon par les blés.

Moulin du Castellet, juin 1876.

II

LA CHARRUE

Lourde comme le plomb, dure comme le marbre,
Dans la sérénité des larges cieux ouverts,
La branche s'élançait du tronc noueux de l'arbre
Avec ses deux rameaux pareils à des bras verts.

Un jour, dans la saison hésitante où la brise
Sous les bois dépouillés berce les derniers nids,
L'Homme, rôdeur velu, fit sur la terre grise
Rouler la grande branche aux deux rameaux unis.

Puis, l'ayant emportée au seuil de sa caverne,
Avec un gonflement de veines dans le cou,
Il la laissa trois jours dans l'eau d'une citerne
Pour qu'elle fléchît mieux, tordue à son genou

Et lorsque, dans l'orgueil bestial de la force,
Les muscles contractés et la sueur au front,
Il eut bien enlevé les feuilles et l'écorce,
Bien poli les rameaux avec un caillou rond,

Il cloua sous la branche une espèce de glaive,
Une lame élargie aux bords lisses et durs;
Et depuis ce jour-là je déchire sans trêve
Le sol tout glorieux du poids des épis mûrs.

Car je suis le plus saint des outils, la charrue!
J'ouvre les sillons gras au vol des germes sourds;
La gerbe, grâce à moi, s'entasse, haute et drue :
J'ai ma part de fierté dans l'orgueil des blés lourds.

Je tressaille, je vibre aux étreintes de l'Homme;
Je l'aide à féconder les éternels hymens;
Et, pendant qu'il s'en va, le bras déployé, comme
S'il cueillait dans le ciel l'azur à pleines mains;

Pendant qu'il jette au vent les semences légères,
Le geste lent, les reins tendus, le front baissé,
Broyant sous ses talons les petites fougères
Qui pendillent au bord du sillon commencé

Moi je mords les cailloux et j'écarte la ronce,
La racine obstinée ou le lierre têtu,
Et sous la terre obscure et froide je m'enfonce,
Dans le déchirement du soc rude et pointu.

Et le soc est pareil à la coquille lisse
Dont la spirale fend le vaste flot amer,
Afin qu'autour de lui le sol soulevé glisse,
Léger comme une vague aux flancs bleus de la mer.

Le matin rit, les monts se dentellent de brume,
L'oiseau chante son chant dans le creux des rochers,
Le brin d'herbe tressaille au vent, le sillon fume
Ainsi qu'un ventre ouvert au seuil noir des bouchers.

Soleil, divin Soleil, père des moissons blondes!
Viens voir l'Homme, vêtu de misère et de chair,
Collaborer, devant l'éternité des mondes,
Avec le bois, avec la bête, avec le fer!

La marche haletante et pénible des couples,
L'effort lent des jarrets dans les sentiers bourbeux
Font sous les poils tordus craquer les muscles souples
Au poitrail des chevaux, aux reins puissants des bœufs.

Au détour des sentiers creusés par les charrettes,
Les gamins font dans l'air claquer des fouets d'osier.
Les vieux chevaux, avec leur bon rire de bêtes,
Montrent leurs longues dents où luit le frein d'acier.

Le paysan bruni, les deux mains sous sa gourde,
Boit par moment un peu de force, à petits coups;
Et les bœufs patients baissent leur tête lourde,
Regardant la nature avec leurs grands yeux doux.

Et je fais mon devoir dans l'énorme mystère,
Dans les profonds sillons de lumière inondés,
Dans le ruissellement des sèves de la terre,
Dans le gonflement sourd des germes fécondés.

Et c'est pourquoi j'ai droit à l'amour des poètes
Qui chantent le ciel bleu, la vigne et messidor;
Et c'est pourquoi, devant les siècles, j'ai mes fêtes
Dans le midi splendide où le soleil est d'or!

Allons! faites sortir les chevaux de l'étable,
Ébranlez l'air sonore au bruit des fouets joyeux,
Crispez vos doigts autour de mes deux bras d'érable,
Mettez le regard dur de l'aigle dans vos yeux;

Et qu'une paysanne encore un peu païenne,
Toute jeune, les seins hors du corset étroit,
Couronne de lauriers et de feuilles de chêne
Celui qui tracera le sillon le plus droit!

Et je frissonnerai, d'aube toute trempée,
Sentant venir les temps promis à l'univers,
Où le dernier tronçon de la dernière épée
Me servira de soc dans les sillons rouverts.

Juin 1876.

III

LA DUCHESSE DE CHAULNES

Magistrats, bourreaux en simarre!
Effroi du faible! appui du fort!
Vous qui du vieux code barbare
Extrayez la honte et la mort!

Dites-moi, n'est-ce pas infâme
Qu'avec vos textes triomphants
Vous ayez tué cette femme,
Parce qu'elle aimait ses enfants?

Hélas! la joie est éphémère,
Les beaux jours sont vite partis :
Pourquoi priviez-vous cette mère
Du frais babil de ses petits?

Quand à l'âge où l'être s'ignore,
Le sommeil venait les bercer,
Pourquoi l'empêchiez-vous de clore
Leurs grands yeux avec un baiser ?

Qui vous commandait de lui dire
Qu'elle n'avait plus, ô douleur !
Aucun droit au charmant sourire
Éclos avec leur lèvre en fleur ?

Si vous l'aviez autorisée
A répandre, loin des passants,
Ses larmes, sublime rosée,
Sur ces jolis fronts innocents ;

Si votre justice farouche,
Hostile à tout bonheur permis,
Avait laissé près de sa couche
Les mignons bébés endormis ;

Si votre code qui nous brise
N'avait pas pour ce cœur si doux,
Supprimé la minute exquise
Où l'on rentre avec des joujoux :

L'instant béni, l'heure sacrée,
Chère à tous les êtres humains,
Où les enfants, troupe adorée,
Nous tendent leurs petites mains!

Si vous n'aviez pas dans son âme
Versé l'implacable regret;
Mère aimante, rieuse femme,
Elle vivrait, elle vivrait!

Et maintenant, que vous importe?
Tous vos scrupules sont tombés :
Quel bruit pour une femme, morte
De n'avoir plus vu ses bébés!

Mais, je vous le dis, moi qui rêve
Devant votre stupide orgueil,
Je vois une main qui soulève
Le couvercle de ce cercueil!

Un jour, cette main indignée,
Vengeant les sombres deuils passés.
Ira prendra à pleine poignée
Les clous dans la bière enfoncés;

19.

Puis, brusquement, sans qu'elle tremble,
Elle viendra, destin moqueur !
Vous les enfoncer tous ensemble
Au cœur — si vous avez un cœur !

Vous serez l'effroi des familles :
Et lorsqu'en vos palais blottis,
Vous jugerez les pauvres filles,
Les tueuses de leurs petits ;

Elles diront : « Pas de reproches !
Laissons-là les beaux sentiments !
Nous pouvons bien tuer les mioches,
Puisque vous tuez les mamans ! »

Février 1883.

IV

FANCHETTE

Fanchette au bord de l'étang
M'apparut, toute seulette.
Je passais, j'étais content;
Je lui dis : « Bonjour, fillette! »
Vous en auriez fait autant!

Deux pinsons, se becquetant,
Volaient autour de sa tête.
Tout près du flot miroitant
Des fleurs se contaient fleurette :
Vous en auriez fait autant!

J'ajoutai d'un air tentant :
« Vous êtes belle, ô Fanchette!

Et dans votre œil éclatant
Tout le ciel bleu se reflète. »
Vous en auriez fait autant!

Son petit sein palpitant
S'enflait sous la collerette.
L'eau riait en clapotant,
Et moi j'écoutais, tout bête :
Vous en auriez fait autant!

Elle rougit un instant,
Tout en me faisant risette.
Dans son tablier flottant
Je mis une pâquerette :
Vous en auriez fait autant!

« Je me jette dans l'étang,
Si vous n'êtes pas honnête! »
Je protestai, me flattant
D'apprivoiser la pauvrette :
Vous en auriez fait autant!

« Vous me boudez, et pourtant,
Voyez, la terre est en fête!

— Vous m'en direz tant et tant
Que nous en perdrons la tête! »
Vous en auriez fait autant!

Je partis, j'étais content.
« Nous nous reverrons, fillette! »
Et tout un amour chantant
Naquit de notre amourette :
Vous en avez fait autant!

Chaumont-en-Vexin, avril 1883.

V

LES CANARDS

Non loin des talus où le coing
Jaunit au bout des branches rares,
Les canards pansus et bizarres
Plongent dans le coin et recoin
Des mares.

Large, vernissé par les eaux
Où flotte l'algue diaphane,
Leur bec de canard ou de cane
A l'air d'être fait de morceaux
De canne.

Lorsqu'on regarde les deux trous
Par où ce bec verni nasille,

On dirait, signe de famille!
Qu'on les leur a creusés à coups
D'aiguille.

Le caneton, un peu rustaud,
Fait comme un joujou de théâtre,
Semble avoir été près de l'âtre
Taillé par le méchant couteau
D'un pâtre.

Bah! les canards n'ont pas besoin
D'être escortés par des fanfares,
Quand ils vont pansus et bizarres
Plonger dans le coin et recoin
Des mares!

Puis, c'est si gentil les plongeons
Qu'ils font en relevant la queue!
Dame! ils franchiraient une lieue,
Et l'on voit frémir sous les joncs
L'eau bleue!

Tout ronds, marchant tout de travers,
Les canetons dont l'aile pousse

Lissent leur fine plume rousse
Aux cailloux ruisselants et verts
De mousse.

Ils sont là, poussant des cris doux.
Comme ils se picotent! il semble
Qu'ils sont tout joyeux d'être ensemble
Avec leur becquot de deux sous
Qui tremble.

Et les gros sonnant leur coin-coin,
Les petits courant aux bagarres,
Tous s'en vont pansus et bizarres
Plonger dans le coin et recoin
Des mares.

Quand ils rentrent un soir d'été,
Car tôt ou tard il faut qu'on rentre,
On croit voir passer tout le Centre.
Tant ils ont de solennité
Au ventre!

Ils marchent par les champs conquis,
Avec des bercements de voile,

Sur leurs pattes de grosse toile,
Qui laissent au sol des croquis
D'étoile.

L'un se dandine, l'autre court;
Mais plus d'un, cuvant sa paresse,
Chemine en sage de la Grèce,
Avec son arrière-train lourd
De graisse.

Ils sont contents : l'eau n'est pas loin!
Et demain, sous les branches rares,
Ils reviendront, pansus, bizarres,
Plonger dans le coin et recoin
Des mares.

Montreuil-sous-Bois, mai 1883.

VI

LE MÉCANICIEN ALLEMAND

L'amendement Fréry, tendant à interdire aux Allemands l'emploi de mécaniciens dans les chemins de fer français, a été repoussé par la Chambre des députés.

(*Nouvelles parlementaires.*)

« Dans l'air ébranlé, sur le rail qui gronde,
Où donc mènes-tu ton coursier fumant?
Rêves-tu d'aller jusqu'au bout du monde,
Ô bon Allemand?

— A travers le temps, à travers l'espace,
Je dépasserais la trombe et l'éclair;
Mais je ne conduis que jusqu'en Alsace
Mes grands chars d'airain, mon cheval de fer.

— La haine des tiens grandit en notre âme
Comme l'herbe croît sous le flot dormant :
Qui t'a confié les rênes de flamme,
O bon Allemand?

— Me prends-tu, passant, pour quelque barbare?
Ton chien roux va-t-il me mordre aux talons?
Ceux qui m'ont livré le frein et la barre
Boivent peu de bière et ne sont pas blonds.

— Ceux qui t'ont livré la terrible bête
Avec son lugubre et long sifflement
N'ont jamais souffert de notre défaite,
O bon Allemand?

— Homme, ne prends pas ton frère pour cible
Ce sont des Français, j'en atteste Dieu,
Qui m'ont dit : « Conduis la bête terrible,
« Mets tes poings de chair dans ses crins de feu! »

— Tu réponds de haut, ton audace est grande;
Mais ton œil dit vrai, quand ta bouche ment.
La loi les aurait frappés d'une amende,
O bon Allemand!

— Avec la clé d'or on ouvre la porte,
Quand elle résiste au choc des pavés.
Le tonnerre dort, la tribune est morte :
Ceux qui font les lois les ont approuvés !

— Ceux qui font les lois ignorent sans doute
Qu'en portant au loin quelque régiment,
Tu pourrais exprès te tromper de route,
O bon Allemand !

— Quelqu'un doute-t-il que je sois le frère
Des gars baptisés dans les flots du Rhin ?
Hourra pour les morts, si je viens à faire
Câbrer la machine et sauter le train !

— L'homme est ici-bas le frère de l'homme,
Partout où s'étend le bleu firmament:
Nous t'avons donné du travail, en somme,
O bon Allemand !

— Vous m'avez donné le faisceau des glaives,
Le canon béant qui hurle et qui mord.
Maintenant riez, faites de beaux rêves :
Mon grand cheval noir s'appelle la Mort !

— Ton chant est hardi, mais la note est fausse.
Même pour servir ton prince inclément,
Tu n'oserais pas creuser notre fosse,
O bon Allemand!

— Regarde là-bas, au fond des ténèbres!
On dirait qu'il pleut des chairs en lambeaux;
Et de loin en loin, sur les rails funèbres,
On voit tournoyer des vols de corbeaux. »

Juillet 1883.

VII

L'ÉPINETTE

En Corse, en juillet, un dimanche,
Je visitais, rôdeur lassé,
La grande maison toute blanche
Où César enfant fut bercé.

Dans un angle, au fond d'une alcôve,
Quelqu'un me fit voir gravement
Une épinette où le jour fauve
Mettait un éblouissement.

Cet instrument, vieux corps sans âme,
Triste épave d'un temps fini,
Gardait comme un râle de gamme
Sous son pauvre clavier jauni.

Je m'interrogeai, l'air tout bête;
Un concierge m'initia :
« Mon bon monsieur, c'est l'épinette
De madame Lœtitia. »

Et, tout fasciné par la gloire,
Hanté d'une sainte terreur,
Je crus voir flotter sur l'ivoire
La main qui berça l'empereur.

Sous les doigts vibrants de la mère
Le clavier chantait, frémissant :
Au loin l'implacable Chimère
Sacrait le fils avec du sang!

La valse, doux spectre du rêve,
Tournait sur ses pieds étoilés :
Là-bas, la Mort, ceinte du glaive,
Planait sur des murs écroulés!

Le menuet, battant de l'aile,
Jonglait avec les notes d'or :
La Guerre, faucheuse éternelle,
Reprenait son tragique essor!

L'andante dénouait la gerbe
Du rythme grave et cadencé :
Les canons rauques hurlaient, l'herbe
Était rouge du sang versé !

Les poétiques miévreries
S'évaporaient en lóngs accords :
Les corbeaux, gras de chairs pourries,
Rongeaient le crâne ouvert des morts !

Pris dans mon rêve, morne ébauche,
J'effleurai machinalement,
D'un doigt distrait, nerveux et gauche,
Les touches du vieil instrument.

Les cordes où la note claire
Pendait, tout endormie, hélas!
Rendirent, comme avec colère,
Un son pleurard, traînant et las.

De cette étreinte musicale,
Pleine d'appels attendrissants,
Je retirai mes doigts, plus pâle
Que les pâles agonisants ;

Car dans la gamme sourde et tendre,
Sous les tons lourds mal nuancés,
Je venais tout à coup d'entendre
La plainte des soldats blessés.

Août 1883.

VIII

ISCHIA

Quand Lamartine errant, lassé de nos discordes,
Célébrait Ischia sur la lyre à sept cordes,
Ischia qui s'endort dans la chanson des flots;
Quand, pour cicatriser sa grande âme souffrante,
Il confiait son rêve à la mer de Sorrente
Qui roulait comme lui d'harmonieux sanglots;

Quand il chantait, ainsi que la brise soupire,
La beauté de la nuit et la beauté d'Elvire,
Devant l'immensité des gouffres bleus et verts;
Quand, les pieds suspendus sur la vague profonde,
Il écoutait, pensif, la rame qui bat l'onde
Couper à temps égaux le rythme de ses vers;

Qui donc aurait pensé que sur ces mêmes rives
Où planaient dans l'air pur les strophes fugitives,
Où l'abîme ondulait, caressé par les vents,
La Mort, multipliant sa besogne sinistre,
Ferait un jour cesser comme un vain bruit de sistre
La rumeur de la vie aux lèvres des vivants?

Oh! rêver, être deux, l'amant et la maîtresse!
Se suspendre, éperdus, avec la même ivresse,
Au manteau de la nuit déployé sur la mer!
Bercer avec le chant des amours éternelles
L'alcyon passager croisant ses blanches ailes
Dans les rocs dentelés que mord le flot amer!

Oh! regarder longtemps, dans la fuite des voiles,
Ces larges plaques d'or où trembent les étoiles!
Se sentir envahis par le souffle d'un dieu!
Épuiser l'idéal comme un pâtre sa gourde!
— Et le volcan creusait la terre aveugle et sourde
Avec ses bras de lave et ses ongles de feu!

Hélas! peut-être à l'heure obscure où le Vésuve
S'apprêtait à broyer dans sa terrible cuve
Cette grappe d'humains répandus sur ses bords.

Deux amoureux, tournés vers la vague marine,
Scandaient en souriant les vers de Lamartine...
Et maintenant, pitié ! les amoureux sont morts !

Ils ne reviendront plus sur la plage embaumée,
L'aimé roulant ses bras au cou blanc de l'aimée,
Tous deux épris d'une ombre impossible à saisir.
L'œil est fermé, le cœur se tait, la bouche est close,
Qui s'épanouissait comme une jeune rose,
Dans le vol des baisers, papillons du désir !

« Vésuve, quel travail fais-tu donc sous la terre ?
Ecoute. Ils sont heureux en leur coin solitaire,
Les pêcheurs de cette île, hôtes bruns des galets.
Épargne-les, volcan ! Leur mort serait ton crime.
— Ils dépeuplent la mer, je repeuple l'abîme :
Chacun a sa façon de tendre ses filets !

— Allons ! ne hurle pas comme une bête fauve !
Un tout petit enfant dort là, dans cette alcôve
Plus douce que les nids où dorment les oiseaux ;
Et l'enfant est charmant et la mère est pensive.
— Passant, qui te permet de parler, quand j'arrive ?
Je suis la gueule ouverte à côté des berceaux ! »

Et tout a disparu, l'enfant avec la mère.
Les amoureux avec leur chantante chimère,
L'un avec son regret, l'autre avec son remords ;
Et moi, triste rêveur que le destin accable,
Je relis, aux lueurs du Vésuve implacable,
Les vers de Lamartine écrits au cœur des morts!

Moulin du Castellet, août 1883.

X

A MAURICE ROLLINAT

Dans ton livre où se tord l'implacable névrose
Pourquoi n'as-tu chanté de la mort que l'horreur ?
Pourquoi n'as-tu palpé dans la bière mal close
Qu'un lit stérile et froid, fait d'ombre et de terreur ?

Pourquoi n'as-tu penché ton front candide et grave,
Pourquoi n'as-tu versé tes pleurs mystérieux
Que sur les bois pourris où le ver met sa bave,
Où le crâne a deux trous à la place des yeux ?

Ah ! certes, je comprends qu'on souffre et qu'on se dresse
Avec des airs de spectre et des cris de dégoût,
Quand on a constaté sous le drap qui s'affaisse
La putréfaction, lugubre fin de tout.

Je m'explique l'effroi dans le rythme farouche
Et que le cœur vous batte, hélas! à se briser,
Pour peu que l'on ait vu l'ombre manger la bouche
Des vierges de seize ans mûre pour le baiser.

Mais qu'importe, après tout, que la chair, vieille loque,
Se disperse, à travers le néant du tombeau?
Qu'importe que le corps entamé se disloque
Os par os, bout par bout et lambeau par lambeau?

Qu'importe le sépulcre avec sa pourriture,
Pourvu qu'on dorme bien dans le cercueil fermé?
Le bon suaire est chaud, la terre n'est pas dure,
Puisqu'on souffre d'aimer et même d'être aimé!

Voudrais-tu, par hasard, que la Mort fît emplette
D'oripeaux, de clinquants, de rayons, de couleurs,
Pour habiller le torse ou vêtir le squelette
A peine délivrés du frisson des douleurs?

Crois-tu que la Camarde ait jamais eu l'envie
D'ouater doucement en des sachets fleuris
Les pauvres cœurs humains où l'essai de la vie
Laisse derrière lui tant d'horribles débris?

Penses-tu que les vers, nés du choc des ténèbres,
Aient tort de remplacer les songes décevants,
Les doutes, les regrets, les désespoirs funèbres,
Ces autres vers qui sont les rongeurs des vivants?

Va! tout est bien, la mort elle-même a ses charmes,
Et quiconque a pleuré doit l'accepter debout.
Lorsque la vie est bue avec toutes ses larmes,
Le cadavre raidi n'a plus droit qu'à l'égout.

Août 1883.

X

LA CHANSON DU POÈTE FOU

Qu'ai-je donc en ma tête lourde?
J'erre dans une forêt sourde
Où les spectres ont des rameaux.
Suis-je la bête de l'abîme?
Je ne saisis plus que la rime
Dans le déchaînement des mots.

Autrefois dans les vastes plaines
J'allais, je cueillais à mains pleines
Des astres que je respirais.
Maintenant, j'ai l'effroi des choses...
Qui donc fait sangloter les roses?
Qui donc fait chanter les cyprès?

Amants, rêvez au clair de lune!
J'avais une fauvette brune,
Quand j'étais un pauvre écolier.
Laissons les strophes d'or éclore.
Avec les perles de l'aurore
J'ai fait à ma belle un collier.

Mais elle est bien loin, l'adorée!
La Camarde l'a rencontrée,
L'affreuse Camarde aux flancs verts.
Elle était douce comme un ange;
Et maintenant le ver la mange...
Le ver, le ver! Vive le vers!

Elle avait des cheveux d'étoile.
Dans un petit sachet de toile
Je lui portai mon cœur maudit.
Bûcheron, coupez cette branche!
Elle le prit dans sa main blanche.
Elle le prit et le mordit.

La douleur en moi s'enracine.
J'aime la flûte tibicine
Qu'on entend au creux du vallon.
Les croque-morts, lugubre escorte,
Traînaient, pour y coucher la morte,
Une boite de violon.

La pensée infâme et risible
Passe à travers les trous d'un crible,
A la place où fut mon cerveau.
Je suis une cuve qui rôde,
Et mon sang couleur d'émeraude
Fermente comme un vin nouveau.

Oh! le soubresaut des méninges!
Passant, sais-tu pourquoi les singes
Montent sur le dos des hiboux?
J'ai mordu les dents de l'envie.
Je suis heureux, je vois ma vie
S'éparpiller par tous les bouts!

Je devine en la nuit blafarde
Quelque chose qui me regarde
Avec des yeux verts et profonds.
Est-ce de l'absinthe qui coule
Sous mon crâne, stupide moule
Ciselé par des nains bouffons?

Quel est ce spectre dans ce temple?
C'est ma Douleur qui me contemple,
Assise sur un trône d'or.
D'où vient ce souffle de bataille?
La meute accourt, le bois tressaille,
Et les chasseurs sonnent du cor.

A moi la trombe et le vertige!
Je suis fou, je suis fou, vous dis-je,
Parce que j'ai subi l'affront,
Le doute, l'affreuse ironie,
Et parce qu'un mauvais génie
M'a versé du feu dans le front!

J'entends derrière la muraille
Je ne sais quel bruit qui me raille,
Je ne sais quel grincement dur;
Et, sans qu'un ange me délivre,
Je me sens horriblement vivre
Dans ce bruit, derrière le mur.

Le ciel est bleu, la brise est douce;
L'eau fuyante revêt de mousse
Le caillou blanc qu'elle a roulé.
J'adore la beauté des lignes :
Ma belle avait deux petits signes
Derrière son cou potelé.

Août 1883.

XI

POUR SA FÊTE

Le temps marche, les jours s'écoulent, l'heure est brève,
Et l'instant succède à l'instant;
Mais nous avons en nous l'éternité du rêve :
Nous nous aimons toujours autant.

Ainsi qu'au premier jour notre âme est toute neuve,
En dépit du destin jaloux.
Des méchants qui passaient ont en vain fait l'épreuve
De la calamité sur nous.

Tu restes devant moi la femme sainte et forte
Qui, voyant le sort me briser,
Pencha son front charmant sur ma jeunesse morte
Et la ranima d'un baiser.

Ils auraient beau jeter sur ta vie, à mains pleines,
Toute la fange des ruisseaux :
Entre ton noble amour et leurs stupides haines
Nous avons placé deux berceaux.

Tandis qu'ils nous broyaient dans un commun martyre,
Sans nous avoir jamais connus,
Nous avons regardé nos fillettes sourire,
Et nous nous sommes souvenus.

Nous avons revécu cette époque sereine,
Ces temps éternellement chers,
Où je te traitais comme une petite reine
A qui son page fait des vers.

Nous nous sommes tournés vers nos fraîches aurores,
Vers ce beau passé triomphant
Où je te dédiais le tas de métaphores
De mes pauvres odes d'enfant.

Nous avons évoqué, moi l'époux, toi l'aimée,
L'instant si propice à nos vœux,
Où ta lèvre s'ouvrit, doucement parfumée
De l'innocence des aveux.

Nous nous sommes penchés sur les pics, dans la brume,
Mordus par le même frisson,
Devant les larges flots qui, tout neigeux d'écume,
Battaient le seuil de la maison.

Et tandis qu'à nos pieds roulait la mer sonore,
J'ai vu — séchons nos pleurs amers! —
Que les alcyons blancs sortent plus blancs encore
De l'éclaboussure des mers.

Novembre 1883.

XII

MESSALINE

Cette femme, catin fille d'une catin,
Avait prostitué son baiser libertin
A des milliers de bouches d'hommes.
Dans ses contorsions, dans ses enlacements,
Elle avait essayé tous les raffinements
Des Gomorrhes et des Sodomes.

Le cou tendu, les flancs marbrés de pâmoisons,
Elle avait travaillé dans toutes les façons
Qu'une femelle a d'être immonde.
Le désir éternel veillait à son chevet:
Et son lit n'avait pas de ruelle : il avait
La rue où passe tout le monde.

Toujours inassouvie en sa lubricité,
Elle eût dit à Milon de Crotone éreinté :
« Plus de nerfs que ça, camarade! »
Elle eût dit au Régent : « Soigne-toi, mon petit! »
Elle aurait, en contant son royal appétit,
Fait rougir le marquis de Sade.

Tout son corps se fondait en spasmes vicieux.
Sa vie aurait été l'épouvante des yeux
Dans un livre orné de gravures.
Lasse du vain effort de ses amants fourbus,
Elle aurait au satyre, ami des boucs barbus,
Appris de nouvelles luxures.

Hélas! elle avait beau teindre en blond ses cheveux :
Le moindre des laquais, pour peu qu'il fût nerveux,
Savait que madame était brune.
Elle hurlait la nuit aux portes des marlous,
Comme une louve en rut, flairant l'odeur des loups,
Clame sa plainte au clair de lune.

Les mâles qu'elle avait coudoyés dans un bal
Se racontaient ceci : « La gorge n'est pas mal;
A telle place elle a tel signe. »
Avec sa honte, avec son luxe, avec son or,
Elle s'était payé l'entretien d'un ténor
Qu'on pourrait pêcher à la ligne;

Quand ce pâle histrion, adoré tant de fois,
Dans son premier coupé fut se montrer au Bois,
    C'est elle qui régla la note.
Lorsqu'elle lui disait : « Je te solde assez cher
Pour être toute seule à posséder ta chair ! »
    Il répondait : « Tais-toi, cocotte ! »

Et pourtant c'est ainsi, ma Jeanne, ô ma beauté !
Maintenant que la mort a dans l'éternité
    Lavé sa chair de courtisane,
Je pourrais, en cueillant les fleurs de son tombeau,
Tant le cercueil est saint, tant son mystère est beau,
    Te les offrir même à toi, Jeanne !

Novembre 1883.

XIII

PRINTEMPS

Sitôt que le printemps paraît,
L'aube sourit, le ciel s'azure,
Le roc tressaille, et la forêt
Secoue à l'air sa chevelure.

L'amandier, constellé de fleurs,
Tout fier de sa métamorphose,
Jette en l'orchestre des couleurs
Sa note à moitié blanche et rose.

Déjà là-bas, dans les fourrés
Tout zébrés d'ombres inégales,
L'arbre tend ses rameaux dorés
Au prochain retour des cigales.

Aux creux des sillons assoupis,
A travers les terres désertes,
L'herbe, espérance des épis,
Se déroule en cascades vertes.

Le chêne a des étonnements.
La brise querelleuse et douce
Change les flots en diamants
Sur les rochers plaqués de mousse.

L'étang qui miroite, étendu
Sous les branches entrecroisées,
Met des teintes de plomb fondu
Au bas des collines boisées.

La vierge, pâle de sommeil,
Songe en plissant sa collerette.
La fleur papillonne au soleil;
Les papillons content fleurette.

Les hirondelles, voletant
Avec des tumultes de foule,
Reconstruisent en un instant
Le pauvre vieux nid qui s'écroule.

Le coquelicot rouge éclôt
Avec des fiertés de cocarde,
Entre les rives où le flot
Baise la pervenche mignarde.

Dans la paix blonde des midis
Où l'artiste s'endort et rêve,
Les pins, en ombrelle arrondis,
Se dressent tout gonflés de sève.

Les joncs tremblants, les roseaux verts
Se disent des riens à voix basse,
Sachant qu'ils inspirent des vers
Au fils du notaire qui passe.

Le ruisseau, propice à l'amant
Ivre de voluptés pieuses,
A l'air de penser en dormant
Au joli pied nu des baigneuses.

Et pour que dans les chemins creux
Se prolongent les doux poèmes,
Devant les couples d'amoureux
Les rameaux s'écartent d'eux-mêmes.

Mars 1884.

XIV

TOAST A LA PRESSE

Puisque nous voici rassemblés
Comme des moineaux dans les blés,
Comme des pinsons dans les branches;
Puisque tout est doux et charmant
En ce joyeux prolongement
De flacons et de nappes blanches;

Puisque la muse, en bonne enfant
Qu'elle est, accourt et nous défend
L'ennui mauvais, les pensers tristes;
Puisqu'elle a des fleurs au corset;
Et puisque l'on dirait que c'est
Comme un bouquet de journalistes;

Aimons-nous, frères, et portons,
Au nez des modernes Catons,
A la barbe des dieux sévères,
Quelque bon vieux toast éclatant
Qui fasse du moins en partant
Chanter la gaîté dans les verres!

Prudhomme, d'argent assoiffé,
Fait courir le bruit qu'au café
Nous dévorons notre pécule;
Et toujours on a vu sur nous
Fondre le vertueux courroux
De ce microbe sans virgule.

Je ne suis pas le mieux coté :
Frères, on m'a représenté,
Tant l'aveugle destin nous raille,
Sous les traits d'un bohême qui,
Marchant moins droit que la Saqui,
Cogne du front à la muraille.

Et cependant soyez témoins!
Je dîne, mais je dîne moins
Qu'un cardinal ou qu'un notaire.

Est-ce par crainte ou préjugé
Que je n'ai jamais saccagé
La buvette parlementaire?

Je le sais, grâce aux vingt-cinq francs,
On pourrait boire des vins francs
De toute odieuse mixture;
Mais, bonsoir, monsieur l'échanson!
Pour peu que l'austère Brisson
Nous fasse appliquer la censure.

Or, j'adore les pampres verts;
J'erre volontiers à travers
La gloire calme des automnes;
Et je bénis les raisins mûrs,
Sachant que demain à flots purs
Ils se répandront dans les tonnes.

Je m'amuse plus qu'on ne croit
A longer le sentier étroit
Où pend le lent frisson des grappes;
Et quand ainsi j'ai bien marché,
Je rêve au bon vin débouché
Tamisant de l'or sur les nappes.

J'ai presque mon petit plumet,
Quand la vigne grimpe au sommet
Des coteaux taillés en vésuves;
Et je me dis, la joie au front :
« Ceux qui s'élèvent descendront,
Les vignes s'en iront aux cuves! »

Oui, j'applaudis tout le premier
Frémine chantant le pommier,
Le pommier tordu comme une hydre,
Parce que les meilleurs congrès
Sont ceux où le vieux pot de grès
Tremble aux doigts des buveurs de cidre.

Je suis pour les champs de houblons
Qui s'étendent massifs et blonds
Dans la clarté sereine et douce,
Parce qu'il faut en son ennui
Qu'un journaliste ait devant lui
Les verres couronnés de mousse.

De quel droit le bourgeois pervers
Reprocherait-il à nos vers
Le voisinage de la treille?

Le barde est un être vivant;
Un beau poème n'est souvent
Que du soleil mis en bouteille.

Allons! je porte un toast à ceux
Qui ne sont jamais paresseux
Quand il s'agit d'être en démence.
L'honnête homme boit, chante et rit...
Lorsqu'on sait boire avec esprit,
Est-il mauvais qu'on recommence?

Demain à l'appel des combats,
Nous sonnerons nos branle-bas
Sous le drapeau qui nous entraîne;
Et tant pis pour les gens nerveux!
Si nous avons mal aux cheveux,
Les lecteurs auront la migraine.

Août 1884.

XV

EN BALLON

Oh! planer dans l'espace immense!
Sentir la pesanteur crouler!
Dans le songe, dans la démence
Peut-on aussi loin s'envoler?

Avec des airs de colosse ivre
Le ballon se détache ; on sent
Le gaz impondérable vivre :
Est-ce que l'on monte ou descend?

La nacelle, où l'orgueil de l'homme
Rêve les glorieux trépas,
Tremble, vacille, hésite comme
Si la terre ne voulait pas.

On part! tout penche, tout s'écroule.
On regarde, l'œil effaré,
L'engloutissement de la foule
Dans on ne sait quel trou muré.

Une meule triangulaire,
Tout à coup mise en mouvement,
Semble tourner avec colère
Sous l'énorme fourmillement.

Cela s'éloigne, diminue :
La face humaine disparaît...
On croit assister sous la nue
A la fuite d'une forêt.

L'horizon monte, l'air vous cingle,
Le ballon ronfle dans les vents.
Tout là-bas, des têtes d'épingle,
Des points qui sont des yeux vivants.

La ligne s'achève en grimace,
Les têtes entrent dans les cous,
Les bras tombent, le sol vorace
Mange les gens jusqu'aux genoux.

Les arbres, pleins de mièvreries,
Ont de faux airs de parasols...
— Oh! le jardin des Tuileries
Qui vient de lâcher ses guignols!

— Oh! la plaine avec sa verdure!
La ville avec ses toits plombés!
— Oh! cette petite voiture,
Quel beau joujou pour mes bébés!

Paris fait de la fantaisie
En géant bon enfant qu'il est;
Et l'on se penche, on s'extasie,
On est presque fou, s'il vous plaît!

« C'est le Louvre, cette bicoque!
— En êtes-vous sûrs? — Tout de bon! »
(Jugez si l'on tombe en syncope,
Quand on voit le Palais-Bourbon!)

Au loin, avec son mur qui crève,
L'hippodrome est tout rutilant :
On passe, on regarde, et l'on rêve
D'une longue boîte en fer-blanc.

Devant, derrière, à gauche, à droite,
Des jardins de bébés, tout ronds.
Des fourmis sautent dans la boîte
Pour amuser des moucherons.

Quelle foire et que de poupées!
Au fond, tout au fond, un amas
De maisons grises, découpées
Comme dans les panoramas.

Un train siffle, une vache beugle.
Saint-Sulpice, tu leur réponds
En montrant tes tours qu'un aveugle
Utiliserait sur les ponts!

J'étais couché dans les cordages,
Buvant le jour, me baignant d'air.
On apercevait des villages
Au bas du paysage clair.

Les plus hauts murs, plâtres et marbres,
Se fondaient avec le chemin.
Que de choux se croyaient des arbres
Dans la forêt de Saint-Germain!

Les jolis wagons que nous vîmes !
A Saint-Cloud nous les reverrons :
Messieurs et dames, cinq centimes !
Qui veut gagner des macarons ?

Et nous flottions à l'aventure,
Tout en haut du ciel grand ouvert,
Poursuivant la Seine, à mesure
Qu'elle tendait son ruban vert ;

Et l'on eût dit, oh ! quelle fête !
Que nous montions dans l'air mouvant
Une strophe de Hugo, faite
Avec du soleil et du vent.

Septembre 1884.

XVI

A MADAME JEANNE G...

Votre hospitalité nous aura fait, madame,
Oublier l'âpreté du sort lâche et pervers;
Et voici que j'entends s'éveiller en mon âme
Le bruit qu'en s'entr'ouvrant font les ailes du Vers.

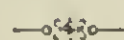
L'azur est plus profond, l'aurore a plus de flamme,
Les oiseaux chantent mieux, les prés verts sont plus verts,
Quand la bonté charmante et douce d'une femme
Les sacre, les complète avec les cœurs ouverts.

Et maintenant, adieu le repos sous les branches!
Demain je reprendrai, pour les saintes revanches,
Ma tâche, mon devoir, mon rocher de granit.

Mais je rêve en enfant, si je combats en homme;
Et je vous reviendrai, car je suis triste, comme
Si je laissais chez vous un morceau de mon nid.

Dreux, le 2 octobre 1884.

LIVRE SIXIÈME



LES LOISIRS DE L'EXPULSÉ

LES LOISIRS DE L'EXPULSÉ

I

APRÈS L'EXPULSION

Puisque Brisson, cet austère
Qui pose pour le notaire
De province au Parlement,
A fait de moi sans vergogne
Un expulsé dont on rogne
L'écharpe et le traitement;

Puisqu'un orage m'emporte;
Puisqu'on m'a fait à la porte

Conduire par un garçon
Comme un invité pas drôle
Qui baiserait sur l'épaule
La dame de la maison;

Puisque la sonnette, hostile
A la loyauté du style,
Au terme mal calculé.
Est peut-être encore chaude
De la censure qui rôde
Sous son battant ciselé;

Puisque quatre ou cinq bélîtres
M'ont frappé, respect aux huîtres!
D'un ostracisme accablant
Pour avoir dit au ministre
Qui roulait un œil sinistre :
« Vous êtes un insolent! »

Puisque des bourgeois moroses,
Tout embourbés dans les proses
Et du crâne estropiés,
M'ont puni comme d'un crime
De cet aveu légitime
Qui n'est qu'un vers de sept pieds;

Je m'en irai par les plaines,
Cueillant la rime à mains pleines,
Et je sourirai, pendant
Que l'aurore avec ses perles
Fera des colliers aux merles
Qui n'ont pas de président.

Janvier 1881.

II

POUR THÉODORE DE BANVILLE

Évohé! Théo de Banville,
Barde constellé de quatrains,
A d'une façon fort civile
Roulé son manteau sur mes reins.

Ce ciseleur de l'émeraude,
Ce sculpteur de l'or est venu
M'offrir des vers touffus où rôde
Vénus cambrant son torse nu.

Cet amant de la rime éclose
M'a fait chatouiller en plein cœur
Par la petite flèche rose
De Cupido, l'enfant moqueur.

Quand il m'a vu las de la lutte,
Ce pur mélodiste du vers
M'a fait jouer un air de flûte
Par un vieux satyre aux yeux verts.

Tandis que, l'âme encore avide
Des gloires du discours subtil,
Je m'essayais, bâtard d'Ovide,
A fleurir un peu mon exil;

Tandis qu'avec un air austère,
Déjà prêt à pousser des cris,
Je rêvais d'un roc solitaire
Afin d'y jouer les proscrits;

Doucement il m'a pris au piège
De son rythme baigné de pleurs,
Dans l'attrait blanc des seins de neige,
Dans la fanfare des couleurs.

Et maintenant, bonsoir la pose!
Dormez en paix, monsieur Ferry!
Je ne veux savoir qu'une chose :
C'est que Banville m'a souri!

J'ai là-bas, près des flots qu'irise
Le zéphyr chantant et câlin,
Une retraite verte et grise,
Où bat le tic-tac d'un moulin.

C'est exquis. La maison que frôle
Un haut peuplier envolé,
Pend sur une écluse où le saule
Se mire, tout échevelé.

A la hauteur de la charpente,
Les ceps taillés et rabougris
Montent, plaquant la terre en pente
De tons fauves, jaunes et gris.

Les pruniers à la branche lisse
Défilent, creusés en berceaux,
Devant un petit bois, complice
Du gentil amour des oiseaux.

La roue élargie et profonde,
Monstre vorace et diligent,
Semble en tournant dans l'eau qui gronde
Soulever des glaives d'argent.

Les sacs sont rangés en bataille;
Mais gare à mon frac obstiné!
— Ce sac ne me dit rien qui vaille,
Étant un sac enfariné!

Tous les matins, sous les platanes,
On entend le joli son clair
Du grelot de cuivre des ânes
Attachés à l'anneau de fer.

Pierre ou Jacques, jetant leur pelle,
Montent la mouture au grenier.
De temps en temps la cloche appelle
Mon père, le gentil meunier.

Or, j'ai souvent des nostalgies
Pour ce petit coin radieux
Où les moineaux font des orgies,
Tout comme s'ils étaient des dieux.

J'évoque les retraites sûres
Où, quand Rosette m'embrassait,
Nous commencions des aventures
Qui s'arrêtaient à son corset.

Je revis l'époque bénie,
Chère même aux bourgeois pervers,
Où je me croyais du génie
Parce que j'écrivais en vers!

Le beau temps extraordinaire
Où j'étais déjà menacé
D'être expulsé du séminaire,
Étant né pour être expulsé!

J'aperçois vaguement sous l'herbe
Le bord fuyant des chemins creux
Où je prenais, poète imberbe,
Des attitudes d'amoureux.

Je vois les rameaux lourds de sève
A travers la nuit s'étoiler;
Et c'est là que m'attend mon rêve,
Et c'est là que je veux aller!

Donc, un de ces jours, ô Banville!
Doux vainqueur des divins combats!
Je quitterai la grande ville,
J'irai te relire là-bas,

Là-bas, tout là-bas, sous les branches,
Non loin des taillis pleins de voix,
Qui nuancent d'ombre les hanches
De la nymphe errant dans les bois.

Et pendant que les questeurs dignes
Trouveront légitime et bon
Le hérissement des consignes
Aux grilles du Palais-Bourbon ;

Tes quatrains que l'aube illumine,
Tes vers plus légers que le daim,
Souriront, poudrés de farine,
Aux pierrots gris de mon jardin.

Montreuil-sous-Bois, janvier 1884.

III

A JEAN BLAIZE

Allons, poète, allons, chantez!
Chantez l'éternelle nature!
Chantez les grandes vérités!
Chantez l'âme et la créature!

Chantez les vastes rameaux verts,
La source, les blés d'or, la sève,
Tout ce qui descend dans le vers
Avec un tremblement de rêve!

Soyez de ceux qui, secoués
Par les errantes harmonies,
Dédaignent les petits roués
Attelés au char des génies!

Vivez, luttez, parez les coups!
Ayez la force, ayez l'audace!
Et puis ensuite laissez-vous
Emporter par le vent qui passe.

L'art n'est pas un vain procédé :
On n'est pas un poète encore,
Sous prétexte qu'on a brodé
Quelque inutile métaphore.

Le lion, cherchant un abri
Contre l'orage qui persiste,
Ne sait pas en poussant son cri
S'il est lyrique ou réaliste.

Pour épouvanter les pervers,
Pour chanter toute sa misère,
Job, en proie au baiser des vers,
N'a qu'à regarder son ulcère.

Pour mettre les cœurs et les fronts
Au niveau de l'immense épreuve,
Jérémie, accablé d'affronts,
N'a qu'à se tourner vers le fleuve.

Pour voir de plus haut et plus loin
Que les guerriers gardant les portes,
Le vieil Homère n'a besoin
Que d'avoir les prunelles mortes.

Dante, jusqu'au ventre plongé
Dans l'horreur vivante du gouffre,
Trouve le mot vrai, tout figé
Aux lèvres du damné qui souffre.

Hugo, tordant l'ïambe amer,
Marqua César en pleine face,
Parce qu'un soir devant la mer
La foudre tonnait dans l'espace.

Baudelaire, lugubre esprit,
Traduit le frisson qui l'effleure;
Molière souffre quand il rit;
Musset pleure, parce qu'il pleure.

Ce qui fait l'artiste puissant,
Ce qui fait le rêveur superbe,
C'est de savoir avec son sang
Mouler la sculpture du Verbe!

C'est de répondre au sort moqueur
En vivant sa propre épopée!
C'est d'oser s'enfoncer au cœur
Toute la pointe de l'épée!

C'est d'aller droit en son chemin!
C'est de ne s'arrêter en route
Que pour boire au creux de sa main
Toutes les larmes, goutte à goutte!

Et nous ne méritons nos pleurs,
Et nos sanglots ne sont les nôtres
Que le jour où dans nos douleurs
Sanglotent les douleurs des autres.

Le songeur, le barde inspiré
N'est pas avec ce siècle énorme,
S'il n'a pas le souci sacré
De l'idée épousant la forme.

Il faut qu'à toute heure, en tout lieu,
De quelque grand nom qu'il se nomme,
Il conteste ses droits à Dieu
Pour donner la justice à l'homme!

Il faut qu'il commente en passant,
Devant les rois, devant les prêtres,
Chaque symptôme éblouissant
Du glorieux réveil des êtres!

Dans la bataille des partis,
Il faut que le monde l'acclame
Debout à côté des petits,
L'ouvrier, l'enfant et la femme.

Alors, quand, au retour de mai,
Il s'en ira par les vallées
Chanter le zéphire embaumé,
Doux berceur des fleurs étoilées;

Les oiselets lui diront : « Viens!
Viens! reprends ton essor lyrique!
Les arbres sont des citoyens;
La nature est en République. »

Et dans les champs où les couleurs
Tremblent à l'air, visibles gammes,
— Pour voir passer l'amant des fleurs
Qui sût rester l'ami des âmes,

L'œillet vaguement entr'ouvert,
La violette, plus osée,
Écarteront le rideau vert
Des gazons trempés de rosée.

Montreuil-sous-Bois, janvier 1884.

IV

A MADEMOISELLE LÉONIDE L.

En lui envoyant les « Soirs de bataille »

Des vers de moi sur cette page?
Dites-moi, que penserez-vous
De ce pauvre petit hommage
— Un bouquet de fleurs à deux sous?

Presque pensif, l'âme occupée
Des nids éclos dans les buissons,
Comme le Passant de Coppée
Je vais en chantant des chansons.

Je suis un vagabond, je rôde,
Je marche devant moi, rêvant
Aux jolis reflets d'émeraude
Du flot soulevé par le vent.

Le quatrain passe, je le guette,
Et quand il est pris — mal ou bien —
Tant pis s'il se casse la tête!
Tant mieux s'il ne se casse rien!

Ma liberté, c'est ma cocarde;
Mes propres deuils m'ont aguerri;
Mon cœur me suffit, et je garde
La spontanéité du cri.

Si donc vous trouviez dans mes strophes,
Sous la cascade des tons verts,
Un de ces beaux froufrous d'étoffes
Qu'on met aujourd'hui dans les vers;

Si dans l'art de broyer le rose
J'arrivais — quels jeux imprudents! —
A vous réussir quelque chose
— Quelque chose avec rien dedans!

Ne dérangez pas les déesses
Qui gambadent dans les forêts...
Je serais fier de mes prouesses
Sans les avoir faites exprès!

Pour être votre petit page
Je ne suis ni duc ni marquis;
Mais je me conforme à l'usage :
Cette fois l'usage est exquis!

Le petit livre où je vous offre
Ces vers nés du hasard moqueur
A mis peu d'argent dans mon coffre,
Beaucoup de fierté dans mon cœur.

Ennuyé de n'être qu'un homme,
J'ai peu chanté dans mes loisirs
Les baisers qui ne sont en somme
Que la mort lente des désirs.

J'ai célébré les saintes choses,
Avec mon souffle, avec ma foi;
Et, j'en suis convaincu, les roses
Ont été contentes de moi.

Mais parfois j'ai peur de la lutte,
Je voudrais être quelque part
Un tout petit joueur de flûte
Assis dans les bois, à l'écart.

Je n'ai que la force de croire,
J'ai besoin d'oubli, je suis las...
Vous, vous avez des soirs de gloire :
J'ai des soirs de bataille, hélas!

Janvier 1884.

V

LE MARTIN-PÊCHEUR

Je m'en souviens, je n'étais point
De ces gamins lourds d'embonpoint,
Qui s'en vont par les champs, le poing
        Aux hanches...
Pourtant, près du flot rabâcheur,
Je guettais le martin-pêcheur
Dans la radieuse fraîcheur
        Des branches.

Tout le long des petits sentiers
Où fleurissent les églantiers,
Je poursuivais des jours entiers,
        Sans trêve,

Sans m'arrêter un seul moment,
Cet oiseau bizarre et charmant
Qui file plus rapidement
Qu'un rêve.

La rivière à certain endroit
Affecte des airs de détroit,
Un bon vieux saule s'y tient droit,
Tout jaune,
Avec l'air d'un agonisant,
Riche d'amour, pauvre de sang,
A qui l'été fait en passant
L'aumône.

Douce trêve aux pensums maudits!
C'est là qu'au retour des jeudis,
Lâchant pour les bois reverdis
L'école,
J'espionnais dès le matin,
Dans l'odeur sauvage du thym,
Ce petit rusé de Martin
Qui vole.

Je l'épiais dans les buissons,
Tandis qu'avec de doux frissons
Les rossignolets, les pinsons,
Les merles
Emplissaient d'un chant régulier
La verte épaisseur du hallier
Où l'aube suspend son collier
De perles.

Comme il poussait de jolis cris
Entre les ormes rabougris,
Au bout des petits rameaux gris
Du tremble,
Non loin du jonc et du bouleau,
Au milieu du mouvant tableau
Encadré par en bas dans l'eau
Qui tremble!

Sous les arbres taillés en dais,
Quels thèmes charmants je brodais
Sur ses ailes qui semblent des
Faucilles!
Ma chimère! mon oiseau bleu!
Pour le caresser rien qu'un peu,
J'aurais donné mon plus beau jeu
De billes.

Je couvais d'un regard subtil
Son long bec pas plus gros qu'un fil;
Et je pensais : « Comment fait-il,
Le drôle!
Comment s'arrange-t-il, le fou!
Pour ne pas casser ce joujou
Dans l'eau sourde, quand un caillou
Le frôle? »

Je l'admirais, la joie au front,
Avec son ventre lisse et rond,
Qui n'a jamais subi l'affront
Des boues.
Être un de ces gentils plongeurs!
Et mes yeux étaient tout songeurs;
Et je me sentais des rougeurs
Aux joues.

Tel qu'en un conte cent fois lu,
Tout comme lui j'aurais voulu
Visiter le fond chevelu
Du gouffre,
Et troubler d'un choc importun
Les algues, tiges sans parfum,
Les grottes où se plaint quelqu'un
Qui souffre.

Mais il partait, le bel ami!
Dans un zigzag d'éclair, parmi
Les lueurs du flot endormi,
Dans l'ombre
Des saules aux rameaux penchés,
Sous les troncs à demi-cachés,
Où les oiseaux font des péchés
Sans nombre.

Il partait, le bec en avant,
S'abaissant et se soulevant
Sur les nappes d'eau que le vent
Fait rire,
A travers le ciel grand ouvert,
Dans les coins gris bordés de vert,
Où le frêne, à moitié couvert,
Se mire.

Moi, dans le soleil éclatant,
Je le suivais tout haletant,
Les bras tendus vers lui, comptant
Le mettre
Dans mon gilet qui s'entr'ouvrait,
Aussitôt qu'il s'arrêterait
En quelque lointaine forêt,
Peut-être!

Avec mon désir dans les yeux,
J'appelais à travers les cieux
Ce rôdeur ailé si joyeux
De vivre,
Ce plongeur aux bonds imprudents,
Qui porte en ses duvets ardents
Le reflet bleu du soleil dans
cuivre !

Quel frisson j'avais dans les os,
Tandis qu'au milieu des roseaux
Il filait, tantôt sur les eaux
Furtives,
Tantôt à l'angle blanc d'un mur,
Avec le jet rapide et sûr
D'un trait qui s'aplatirait sur
Les rives !

Aussi, quand je rentrais chez nous,
J'avais des raideurs aux genoux,
Je payais cher mes désirs fous,
Mes courses ;
Mais j'étais à l'âge où l'on dort,
Et dans mes sommeils sans remord,
L'oiseau bleu voltigeait au bord
Des sources.

Depuis, par les rocs anguleux,
J'ai suivi bien des oiseaux bleus
Mêlant leur songe nébuleux
Au nôtre...
Ils s'envolaient, poussant des cris,
Au-dessus des champs refleuris:
Et je ne les ai pas plus pris
Que l'autre!

Montreuil-sous-Bois janvier 1884.

VI

LA TANTE LISABETH

Je la vois encore la tante,
La grande tante Lisabeth,
Debout en sa robe flottante,
Dans le blond soleil qui flambait!

Quand elle sortait le dimanche,
Elle avait un air jeune et doux
Avec sa belle coiffe blanche
En cercle autour des cheveux roux.

Elle faisait loucher les vieilles,
Elle eût encore eu des partis,
Avec ses longs pendants d'oreilles
Frôlant les bandeaux aplatis.

Et l'on disait : « Notre voisine
Se gausse du temps écoulé! »
Pour peu qu'elle eût sur sa poitrine
Croisé son fichu carrelé.

A travers la brise chantante,
Le long des joncs que l'eau courbait,
Je la vois encore la tante,
La grande tante Lisabeth!

En son sarrau de paysanne.
Le regard pensif et dormant,
Elle ressemblait à Sainte-Anne,
D'après le modèle flamand.

Elle adorait et savait dire
Des contes charmants et très vieux,
Qui mettaient le vague sourire
Des printemps défunts dans ses yeux.

Elle raillait en bonne femme
Ceux qui souffraient du mal d'amour;
Et pourtant elle avait, chère âme!
Pleuré plus souvent qu'à son tour.

Un époux d'humeur inconstante
L'avait, hélas! mise au gibet :
Je la vois encore la tante,
La grande tante Lisabeth!

Elle filait toute l'année,
Et les gars restaient ébahis;
Car elle était fière, étant née
Dans l'ancien moulin du pays.

Moi je la trouvais riche et belle
Comme une reine qui filait,
Parce qu'on me donnait chez elle
Du pain blanc trempé dans du lait.

Par les champs rouges de cerises,
Je tournais souvent les yeux vers
Sa « bastide » aux murailles grises,
Là-bas, entre les coteaux verts.

Quand elle avait été contente,
J'apprenais mieux mon alphabet :
Je la vois encore la tante,
La grande tante Lisabeth!

J'arrivais, j'étais hors d'haleine,
J'avais d'un bond franchi le bois ;
Et les fils de chanvre ou de laine
Me semblaient d'or entre ses doigts.

Plus tard, dans mes vacances roses,
Lorsque je fus un garçonnet,
Je courais lui lire des choses
Que je prenais pour un sonnet.

En mes rimes gauches et drôles
Je lui contais, l'extase au front,
Que j'avais trouvé dans les saules
Un joli petit nid tout rond.

La strophe était un peu sautante,
Un vers sur un autre enjambait :
Je la vois encore la tante,
La grande tante Lisabeth !

Elle écoutait ivre de joie,
Tandis que le vent chaud et lourd
S'endormait en baisant la soie
Plaquée autour du rouet sourd.

Le poing retourné dans la hanche,
Une fillette du quartier
Sautillait sur le bout de planche
Qui met en branle le métier.

Dans l'eau bouillante, au creux de l'âtre
Tout parfumé de romarins,
Le cocon blanc, jaune ou grisâtre
Dansait sous les brosses de crins.

J'admirais la soie éclatante
Dans la paix du soir qui tombait :
Je la vois encore la tante,
La grande tante Lisabeth !

Quand je rôdais par les ravines,
Les gens m'arrêtaient en chemin :
« C'est bien un peu pour les cousines
Qu'on va chez la tante, gamin ! »

Elle avait sous sa grange en pente
Un puits où le soleil changeant
Faisait luire en l'herbe grimpante
Un grand trou bleu bordé d'argent.

La vasque noire de brindilles
M'attirait doucement; et puis,
Je savais déjà que les filles
Venaient chercher l'eau fraîche au puits.

L'herbe était fleurie et tentante,
Le sage même succombait :
Je la vois encore la tante,
La grande tante Lisabeth!

Et maintenant que dans la vie
J'ai marché d'un pas résolu,
Sans fiel, sans haine, sans envie,
Comme le destin l'a voulu;

Maintenant que la pauvre est morte,
Ayant bien fait tout le devoir;
Maintenant qu'au seuil de sa porte
Des étrangers causent le soir;

Maintenant que sous une pierre
Où pendent des bouquets flétris,
Elle sommeille au cimetière,
Tout près de la grange aux murs gris;

Debout en sa robe flottante,
Dans le soleil blond qui flambait,
Je la vois encore la tante,
La grande tante Lisabeth!

Montreuil-sous-Bois, janvier 1884.

VII

L'ESCALIER

C'était un escalier étrange
Qui dans l'aire, devant la grange,
Au-dessus des buissons fleuris.
S'élançait en pleine lumière
Avec ses larges blocs de pierre
Plaqués de vert, tachés de gris.

Ses lourdes marches ébréchées,
Où le vol des feuilles séchées
Tourbillonnait par les temps durs,
Offraient, tant la nature est douce!
De vrais logis tendus de mousse
Aux petits lézards blancs des murs.

Tout en gonflant leur petit ventre,
Ils zigzagaient, ils rôdaient entre
Les brins d'herbe lisses et droits,
Le cou tendu, la tête plate,
Les flancs cerclés d'ombre, la patte
Collée à l'angle du parois.

Et moi, gamin rose, bout d'homme,
Ayant déjà du rêve en somme
Dans mon petit front d'écolier,
J'éprouvais, sans oser le dire,
Un amour de gueux en délire
Pour ce pauvre vieil escalier.

L'enfance est rieuse et farouche.
Dans l'or du soleil qui se couche
Je m'étendais, tout de mon long,
Avec des frissons dans l'échine,
Sur la marche la plus voisine
Des platanes teintés de plomb.

Et, tout en suivant dans l'espace
Le nuage flâneur qui passe,
Poudré de blanc, bordé de feu,
Je rêvais que, lâchant la terre,
Le grand escalier solitaire
M'emportait là-haut, dans le bleu.

Le bloc entier, la masse lourde,
Prise d'une volonté sourde,
Se déracinait lentement;
Et sous le charme qui pénètre,
J'avais dans tout mon petit être
Le frisson de l'enlèvement.

Montreuil-sous-Bois, janvier 1884.

VIII

A MADAME EDMÉE M.

Que voulez-vous qu'on vous apporte
Pour vos étrennes d'aujourd'hui?
La strophe se tait, presque morte,
Quand le bon soleil s'est enfui.

Feuilles et fleurs vont aux abîmes,
Les chants les plus doux sont moins doux...
Et moi qui n'ai rien que des rimes
A mettre en un coffret pour vous!

Quelqu'un a dit que le poète,
Drapé dans la gloire du vers,
Est le maître altier de la bête,
Le tout-puissant de l'univers.

Que ne dit-elle vrai, la fable !
Je prendrais là-haut mon essor,
Et l'on verrait un pauvre diable
Vous offrir une étoile d'or.

Si j'étais le maître des ailes
Tièdes du frisson des hymens,
Les ramiers et les tourterelles
Viendraient se poser sur vos mains.

Si je savais dompter les choses
Qui vivent de lumière et d'air,
Je ferais éclore des roses
Dans votre jardin tout l'hiver.

Pour vous, dans les grands vases pâles,
Les jasmins, les œillets défunts
Ranimeraient leurs blancs pétales
Trempés de leurs anciens parfums;

Et Janvier, trébuchant au piège
Du quatrain sonore et vermeil,
Vous ferait avec de la neige
Des lis ruisselants de soleil.

Mais la fleur n'est pas la servante
De nos désirs, et le ciel bleu
N'est pas à nous : l'homme se vante
Quand il se prend pour le bon Dieu.

Je ne vous offre donc, madame,
Que cette petite chanson :
Un bouquet noué de brins d'âme,
L'âme n'ayant pas de saison.

Tout votre cœur aimant se donne ;
Quiconque souffre est votre ami :
Être belle sans être bonne,
C'est n'être belle qu'à demi.

Si quelqu'un raille mon étrenne,
Je me tairai, tout stupéfait ;
Si vous m'embrassez pour la peine,
Vous serez belle tout à fait !

Janvier 884.

IX

A MADAME CAROLINE G.

On m'avait, pour diverses choses,
Mis en prison;
Et c'était juste la saison
Des roses.

Je bâillais, je pleurais un peu,
Presque en démence.
Au loin, le ciel était immense
Et bleu.

Je me sentais venir dans l'âme
Des désirs fous...
Vous étiez en pension, vous,
Madame!

Oh! faire ma cour comme il sied,
Aux jeunes filles!
Oh! fracasser verrous et grilles
Du pied!

Et j'avais des frissons tout drôles
Dans les genoux;
Puis, je vous écrivais des bouts
De rôles.

Le plan n'avait rien d'alarmant,
L'art était mince;
Et comme j'abusais du Prince
Charmant!

Comme il prenait devant son page
Un air profond!
Comme il plaignait les gens qui sont
En cage!

J'étais avec lui, dans sa cour.
Adieu ma chaîne!
Je vous montrais mon âme pleine
D'amour.

A quoi bon vous laisser des doutes?
Je dirai tout :
Je vous aimais beaucoup, beaucoup,
Et toutes!

Je débordais de pensers doux,
De rêveries :
J'adorais deux ou trois Maries
Chez vous!

Je chantais les grands yeux d'Hélène
Qui m'embrasa ;
Mais je n'avais pas pour Rosa
De haine.

Eugénie était mon souci ;
Mais, quelle affaire!
Je rêvais d'Aline et de Claire
Aussi.

Grande ou petite, blonde ou brune :
Même succès!
Du reste, je n'en connaissais
Rien qu'une.

Une seule! et pour celle-là
Tout le poème!
Elle m'eût fait oublier même
Stella...

Stella! nom rayonnant! couronne
Au front des nuits!
Mais l'autre était si belle, et puis
Si bonne!

Oh! dérouler ses cheveux lourds
Sur ses épaules!
J'écrivais pour elle des rôles
Moins courts.

Elle entraînait, ma fée Urgèle,
Vos cœurs séduits...
Dame! elle était si bonne, et puis
Si belle!

Quand la pension me jouait
En fin d'année,
Je restais toute une journée
Muet.

Je contemplais. Vos robes blanches
Frôlaient mon mur.
Vos pas laissaient des rayons sur
Les planches.

Je tressaillais, je croyais voir
Ma douce artiste;
Et je redevenais tout triste
Le soir.

Et je pleurais, l'âme étouffée.
Poussant des cris...
Depuis, madame, on vous a pris
La fée.

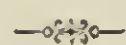
Or maintenant quel beau décor!
Le bois rayonne;
Au loin, le Prince Charmant sonne
Du cor.

Ses pages nous font sur les routes
De jolis tours;
Je vous aime beaucoup, toujours,
Et toutes.

La fée Urgèle me défend,
L'aube se lève;
Et ma prison m'a l'air d'un rêve
D'enfant.

Montreuil-sous-Bois, janvier 1884.

LIVRE SEPTIÈME



SONNETS POUR ELLE

SONNETS POUR ELLE

I

LE BAISER

Oh! le premier baiser sur la lèvre adorée!
Comme il vous met au front la subite pâleur!
On ne sait si l'on boit, tant l'extase est sacrée,
Le souffle d'une femme ou celui d'une fleur.

Délicieusement meurtrie et déchirée,
L'âme flotte, se livre au songe ensorceleur.
Une larme envahit la prunelle égarée :
Le bonheur est si grand qu'il touche à la douleur.

Et puis, on se remet à vivre, on souffre, on pleure;
Mais l'amour refleurit dans la fuite de l'heure,
On est le fiancé qui survit dans l'époux;

Et l'on accepte tout, même l'injure infâme,
Parce qu'on a gardé sur la bouche et dans l'âme
La pudique fraîcheur du baiser lent et doux.

II

LA VILLA

Dis, te rappelles-tu la maison blanche et verte,
Quand l'amour souriait à nos furtifs aveux?
Des liserons grimpaient à la fenêtre ouverte
Où dans le jour naissant tu lissais tes cheveux.

La haute mer montait sur la plage déserte;
Les roses du jardin faisaient pour nous des vœux.
Quand les houx se fâchaient, c'était en pure perte;
Tout mon cœur te criait : « Je t'aime, je te veux! »

Et je sais une place à tout jamais bénie,
Où nous avons connu la douceur infinie,
Le frisson d'un bonheur à nul autre pareil.

Un jeune arbuste y tord ses rameaux lourds de sève ;
Et l'on entend auprès, tout auprès, sur la grève,
Le long sanglot des flots roulés dans du soleil.

III

LA CACHETTE

Le rocher se creusait, comme pour un nid d'âmes.
C'était l'heure propice aux amoureux péchés ;
Les vents ailés chantaient toutes sortes de gammes
Au-dessus de nos fronts l'un vers l'autre penchés.

La mer se hérissait, lorsque nous arrivâmes,
D'un tas de lambeaux blancs, brusquement arrachés
Dans le soulèvement harmonieux des lames ;
Et nous nous embrassions, nous croyant bien cachés.

Tout à coup, devant nous, à deux pas de la roche,
Une voile apparaît, une barque s'approche :
« Bonsoir, les amoureux ! c'est bien, becquetez-vous ! »

Et nous avons tous deux un peu baissé la tête;
Et le long des flots bleus, avec un air tout bête,
Nous avons fait semblant de chercher des cailloux.

IV

LE PREMIER BÉBÉ

Quand je vis près de toi, dans la blancheur des langes,
Notre première enfant, pour la première fois,
J'eus tout à coup dans l'œil des fixités étranges,
Des frissons dans la chair, des sanglots dans la voix.

O pauvres cœurs humains éclaboussés de fanges!
« Quoi! disais-je, est-ce bien mon rêve que je vois? »
J'ai peu d'espoir en Dieu; mais je pensais aux anges,
Tout en baisant le bout de ses beaux petits doigts.

Ce n'était presque rien : un paquet de chair rose.
Mais le souffle animait la lèvre à demi-close:
Et je me sentais fier, candide, triomphant;

Et je me demandais comment une âme humaine
Contient, sans déborder comme une coupe pleine,
Tant d'amour pour la mère et d'espoir pour l'enfant!

V

LA DOULEUR

A quoi bon te crier encore que je t'aime ?
Je te l'ai répété si souvent, si souvent!
Je ne vis que par toi, je respire en toi, même
Quand je me crois heureux de me sentir vivant.

Mais rien n'est favorable à mon amour suprême,
A mon pauvre idéal méthodique et savant,
Comme d'avoir subi quelque injuste anathème,
Comme d'avoir ployé ma tête sous le vent.

Or je dis aux destins : « Frappez, troublez mes fêtes
Déracinez ma vie, aveugles que vous êtes!
Faites-moi bien douter des hommes et des dieux! »

Et je rêve la peine éternelle et farouche,
Puisque c'est ma douleur qui fleurit sur ta bouche,
Puisque c'est en souffrant que je t'aime le mieux.

VI

MAI

Autrefois, quand j'étais un mort vivant, un être
De vingt ans dans la geôle odieuse enfermé,
Je m'étais fait construire au bord de ma fenêtre
Un tout petit jardin bien clos, bien parfumé.

Une abeille en passant venait parfois y mettre
L'effleurement vermeil de son vol animé;
Et moi j'étais heureux, puisque j'étais le maître
De me faire en prison ma part du mois de mai.

Eh bien! marche sur moi maintenant, tourbe humaine!
Faites de moi le saint captif de votre haine,
Blasphémateurs tarés d'un idéal vainqueur!

Je franchirai le seuil du bagne qu'on m'élève,
Sans vous sacrifier les gloires de mon rêve,
Cet autre mois de mai qui me fleurit au cœur.

VII

L'ENFANT

« Un spermatozoïde aveugle dans l'ovaire ! »
Quoi ! Richepin, c'est là tout ce que vous voyez
Dans l'enfant radieux qu'on aime, qu'on révère,
Et dont l'aïeul pensif baise les petits pieds ?

Quoi! vous faites subir la loupe aux yeux de verre,
L'âpre évocation des textes oubliés,
A cet être innocent, promis au sort sévère,
Qui tient à son berceau nos pauvres cœurs liés ?

Ah ! rêveur implacable, à quoi bon ce blasphème ?
Outragez tout, l'amour, Dieu, la Lyre, et vous-même,
Si rien ne vous est cher dans ce qui nous sourit.

Mais, si vous êtes né du baiser d'une femme,
Biffez ce vers splendide où ment toute votre âme :
Vous n'aviez pas d'enfant quand vous l'avez écrit !

VIII

LE PROGRÈS

Quand un siècle s'achève et que l'étape est faite,
L'humanité construit une tour de granit;
Quand la tour est construite, elle en gravit le faite
Comme un aigle perdu qui retrouve son nid.

Alors elle regarde au niveau de sa tête.
Un nouvel horizon s'étend sous le zénith :
C'est là qu'il faut aller! car l'œuvre est incomplète,
Et l'effort recommence et jamais ne finit.

On redescend, on marche, une autre tour s'élève.
Aura-t-on cette fois réalisé le rêve?
Non! non! un autre ciel surgit à l'autre bout.

La tour croule, on reprend la route en vain suivie ;
Et que nous servirait d'être aimé dans la vie,
Si l'énorme labeur s'arrêtait tout à coup?

IX

LE PETIT BOB

L'autre jour tu sculptais avec tes doigts de fée
Un petit Bob mutin, charmant, la joie au front,
L'œil vif, la chevelure au vent ébouriffée :
Un amour qui sourit sous un grand chapeau rond.

Avec sa collerette à demi-dégrafée,
Ce bambin radieux et pur de tout affront
Avait la grâce heureuse, adorable, attifée,
Des bébés qui sont nés et de ceux qui viendront.

Moi, je te regardais, la prunelle ravie:
Car tu mettais en lui l'innocence, la vie,
L'idéal enfantin qui toujours t'occupa;

Et je vivais en toi d'une façon si douce
Que Bob, le joli Bob frissonna sous ton pouce,
Étant presque tenté de me crier : Papa!

X

GAMME NOUVELLE

Soit, je vais te chanter à la mode nouvelle!
Sur les immenses mers, en proie aux flux vivants,
J'ai confié ma voile au désir qui m'appelle
Dans la paix de l'azur et des soleils levants.

Les autans ont fléchi le nénuphar rebelle,
Et la nymphe est songeuse au fond des bois mouvants.
Toi seule m'apparais magnétiquement belle
Avec la fixité de tes yeux captivants.

Or je veux t'emporter dans ma barque furtive.
L'illusion fleurit, l'aube argente la rive;
Cypris a les flancs ronds, Pan est toujours debout.

La rose saigne, hélas! la brise est une lyre...
Mais, puisqu'on peut s'aimer sans parler pour rien dire,
Qu'est-ce que tout cela peut te faire, après tout?

XI

LA SERVANTE

Quelqu'un nous avait dit : « La petite est gentille ;
Elle aime les enfants et sera bien chez vous. »
Maintenant, toute droite en sa pauvre mantille,
Elle attendait avec un air pensif et doux.

Sans mère, sans amour et presque sans famille !
Autrefois, à dix ans, en un pays de loups,
Elle avait travaillé, comme une brave fille,
Chez d'honnêtes bourgeois qui la rouaient de coups.

« Je n'oserai jamais vous commander, Marie ! »
Et tu penchas ton front pâle de rêverie ;
Et tu m'enveloppas d'un regard anxieux.

Puis : « Ce doit être dur de se mettre en service ! »
Et comme tes pitiés étaient de la justice,
Je bus avec orgueil une larme en tes yeux.

XII

LES MÉCHANTS

Certains êtres, mal nés d'un amour légitime,
Sont méchants. On voudrait les changer. Le moyen ?
Au cabaret, au cercle, à la salle d'escrime,
Ils diffament les gens comme ils battraient leur chien.

La foule applaudit-elle un artiste sublime :
Ils l'insultent. Pourquoi ? Pour s'amuser, pour rien.
Ils s'adonnent dans l'ombre à la lettre anonyme ;
Quand ils ont fait du mal, cela leur fait du bien.

Je les plains et je plains leurs mères. Pauvres mères !
Quand elles les berçaient, le cœur plein de chimères,
Elles les rêvaient grands, sans fiel, sans lâcheté...

Je me penche, attristé, sur leurs malsaines œuvres;
Mais lorsque je subis leur toucher de couleuvres,
Je me sens deux fois bon, puisque j'ai ta bonté.

XIII

LES PETITS

On est quelquefois triste, on a l'âme occupée
D'un tas de riens qui sont les douleurs d'ici-bas.
Les projets mal construits, l'espérance trompée,
Tout s'écroule sur vous après certains combats.

Soudain, dans le ciel gris une blonde échappée,
Un rayon de soleil que l'on n'attendait pas :
Marianne a troué le ventre à sa poupée!
Mireille dans la chambre a fait son premier pas!

A table, un soir, l'aînée aux yeux noirs pleins d'aurore
Vous récite des vers de Desborde-Valmore
Avec des airs de prince en un pays conquis.

La cadette aux yeux bleus l'écoute, toute drôle;
Puis, elle dit aussi son petit bout de rôle;
Et l'on pleure, et l'on est stupide, et c'est exquis.

XIV

L'OASIS

Hier, Sully-Prudhomme, en artiste, en poète,
M'écrivait son horreur des fangeux appétits :
« Quelle oasis d'amour vous êtes-vous donc fait
Pour chanter votre rêve au milieu des partis? »

Voici. Mon oasis est modeste, humble, honnête,
Pleine du bruit que font deux enfants tout petits.
Quand par hasard l'Ennui se pend à la sonnette,
L'Amour lui dit : « Madame et monsieur sont sortis! »

Je me repose en vers de mes luttes en prose.
Notre innocent bonheur est si calme, si rose,
Qu'un mot de Soulary pourrait le contenir.

On aime l'art, on s'aime, on ignore l'envie;
Et quand nous serons vieux, quel bon parfum de vie,
Avec les floraisons blondes du souvenir!

XV

LE GÉNIE

On dit que le génie en sa mission sainte
A droit à l'éternelle impassibilité.
Le corps n'est pas touché, l'âme n'est pas atteinte,
Quand il subit le vent de l'infélicité.

Même en portant son mal comme la femme enceinte,
Même en créant son œuvre, il ferme avec fierté
Sa gorge aux vrais sanglots, ses lèvres à la plainte;
Car il est fait d'orgueil et de sérénité.

Or, moi qui suis dévot au sang de ma blessure,
Je crie à pleine voix, je crie à la nature
Par mon âme béante et par mon cœur ouvert :

« O nature féconde, ô ma mère bénie !
Merci de ne m'avoir pas donné du génie,
Puisque j'ai pu pleurer lorsque j'avais souffert ! »

Octobre 1884

FIN

TABLE DES MATIÈRES

DÉDICACE

LIVRE PREMIER

LES JOIES DE PRISON

LIVRE DEUXIÈME

LES LARMES DES AUTRES

LIVRE TROISIÈME

LES PÉCHÉS DU CANDIDAT

LIVRE QUATRIÈME

POUR LES BÉBÉS

LIVRE CINQUIÈME

AU HASARD DU RÊVE

LIVRE SIXIÈME

LES LOISIRS DE L'EXPULSÉ

LIVRE SEPTIÈME

SONNETS POUR ELLE

FIN DE LA TABLE

SCEAUX, IMP. CHARAIRE ET FILS

CE

